

2^e Année. N° 10.

15 Février 1930.

Prix de l'abonnement : Fr. 100.— l'an.

Prix du numéro : Fr. 10.—

Variétés

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN

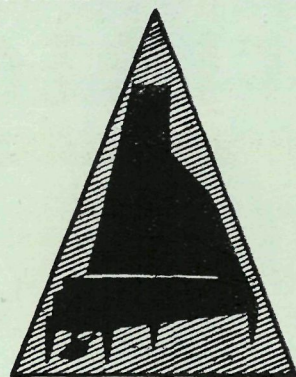
DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE



ÉDITIONS « VARIÉTÉS » - BRUXELLES

PLEYEL

FOURNISSEUR DE LA COUR



SUCCURSALE
DE BRUXELLES
RUE ROYALE

Belgique 1830-1930 Fêtes du Centenaire

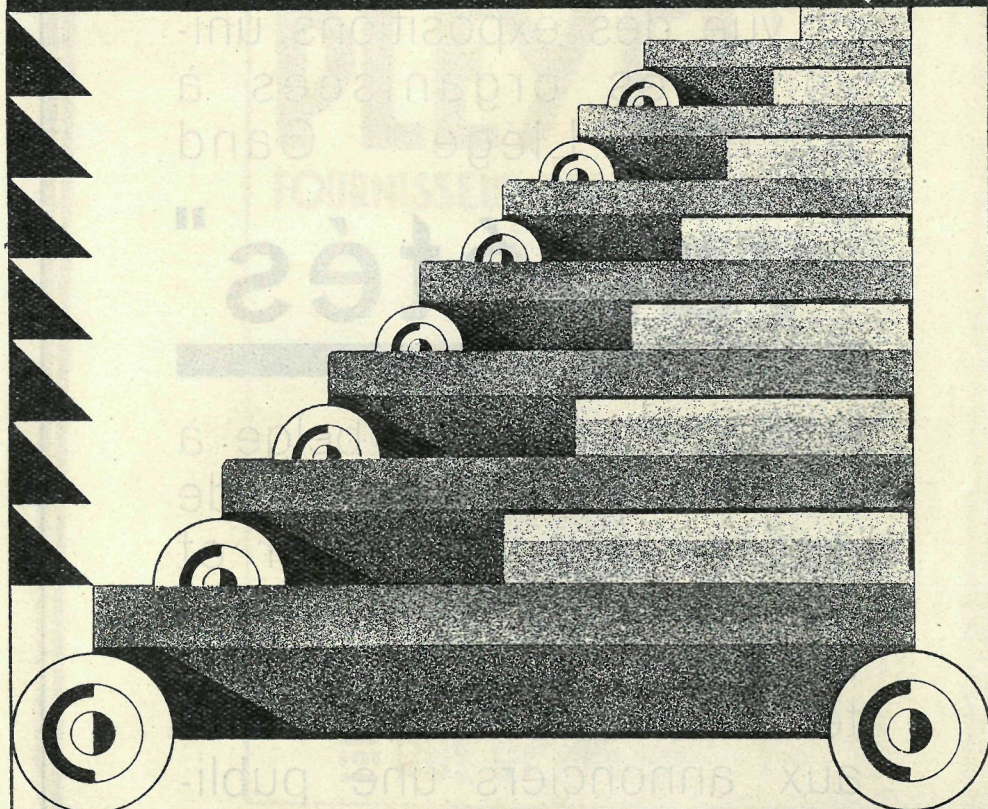
En vue des expositions universelles organisées à Anvers - Liège - Gand

"variétés"

est la seule revue belge à tirage élevé dont la grande diffusion à l'étranger et principalement en France - en Allemagne - en Angleterre et en Hollande assure aux annonceurs une publicité internationale vraiment efficace

Administration ; 11, avenue du Congo - Bruxelles
Téléphone : 895.37

COUSIN CARRON PISART



EXCELSIOR ROSENGART
CHENARD-WALCKER
IMPERIA STUDEBAKER
NAGANT PIERCE-ARROW
VOISIN

ADMINISTRATION & MAGASINS D'EXPOSITION
52, BOULEVARD DE WATERLOO TELEPH. 106,51 - 207,35 - 207,36

B R U X E L L E S



VOISIN
ét. Cousin Carron & Pisart

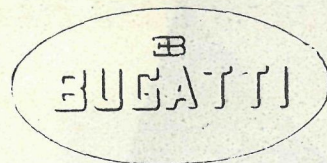
Les Etablissements René De Buck

SONT LES AGENTS DES PLUS
GRANDES MARQUES FRANÇAISES

CITROËN 4 ET 6 CYLINDRES
La première voiture
française construite
en grande série



8 CYLINDRES
Celle qu'on ne discute pas




4 ET 8 CYLINDRES
Le pur-sang de la route

EXPOSITION — VENTE — ADMINISTRATION
BRUXELLES: 51, BOULEVARD DE WATERLOO
Tél. 120,29 et 111,66

E X P O S I T I O N
28, AVENUE DE LA TOISON D'OR
Tél. 872,80

R E P A R A T I O N S
96, RUE DE LA COURONNE
Tél. 363,23 et 386,14

DEPARTEMENT DES VOITURES D'OCCASION
154, RUE GRAY
Tél. 300,15



MINERVA MOTORS S. A.
AGENT POUR LE BRABANT:
AGENCE DES AUTOMOBILES MINERVA
RUE DE TEN BOSCH, 19-21, BRUXELLES

CHAMPAGNE

ERNEST IRROY
MAISON FONDÉE EN 1820

REIMS,

Agent général : J.-M. de JODE
512, Rue Vanderkindere BRUXELLES
Téléph. : 483,40



Les deux succès du jour de Marquissette

Le VERNIS CORAIL pour les ongles

Donnant aux ongles un merveilleux éclat rouge. Facile à appliquer. Facile à enlever. N'abîme pas les ongles

ET

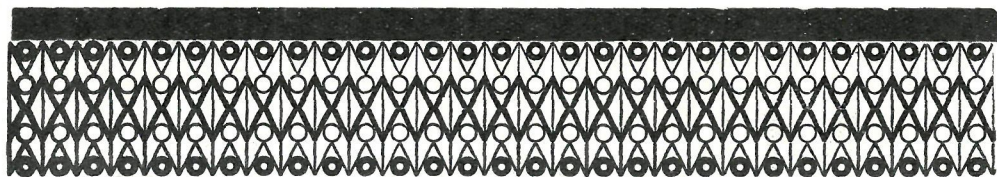
Le TEINT BRONZÉ

Une série de produits de beauté donnant le teint bronzé d'un aspect absolument naturel et dont le mode d'emploi journalier consiste en quelques soins simplement hygiéniques

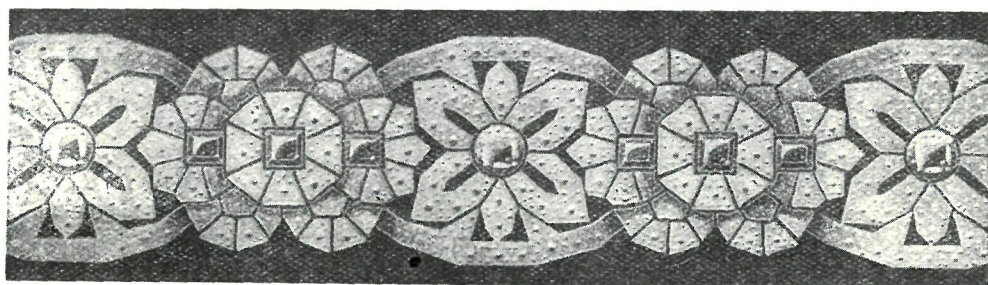


Ne pas confondre les « fards » avec cette série de produits qui sont de toute pureté et permettent de suivre les méthodes concernant les soins de beauté habituels étudiées par rapport à chaque épiderme

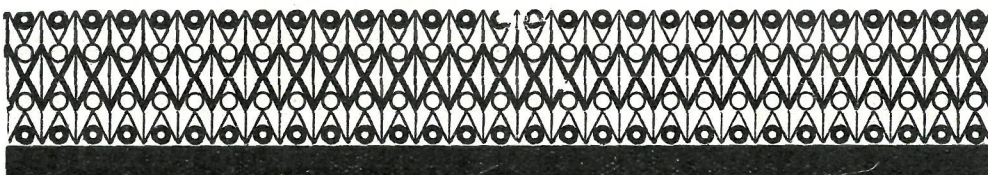
PRODUITS DE BEAUTÉ MARQUISETTE
Laboratoire: 95, Rue de Namur, Bruxelles



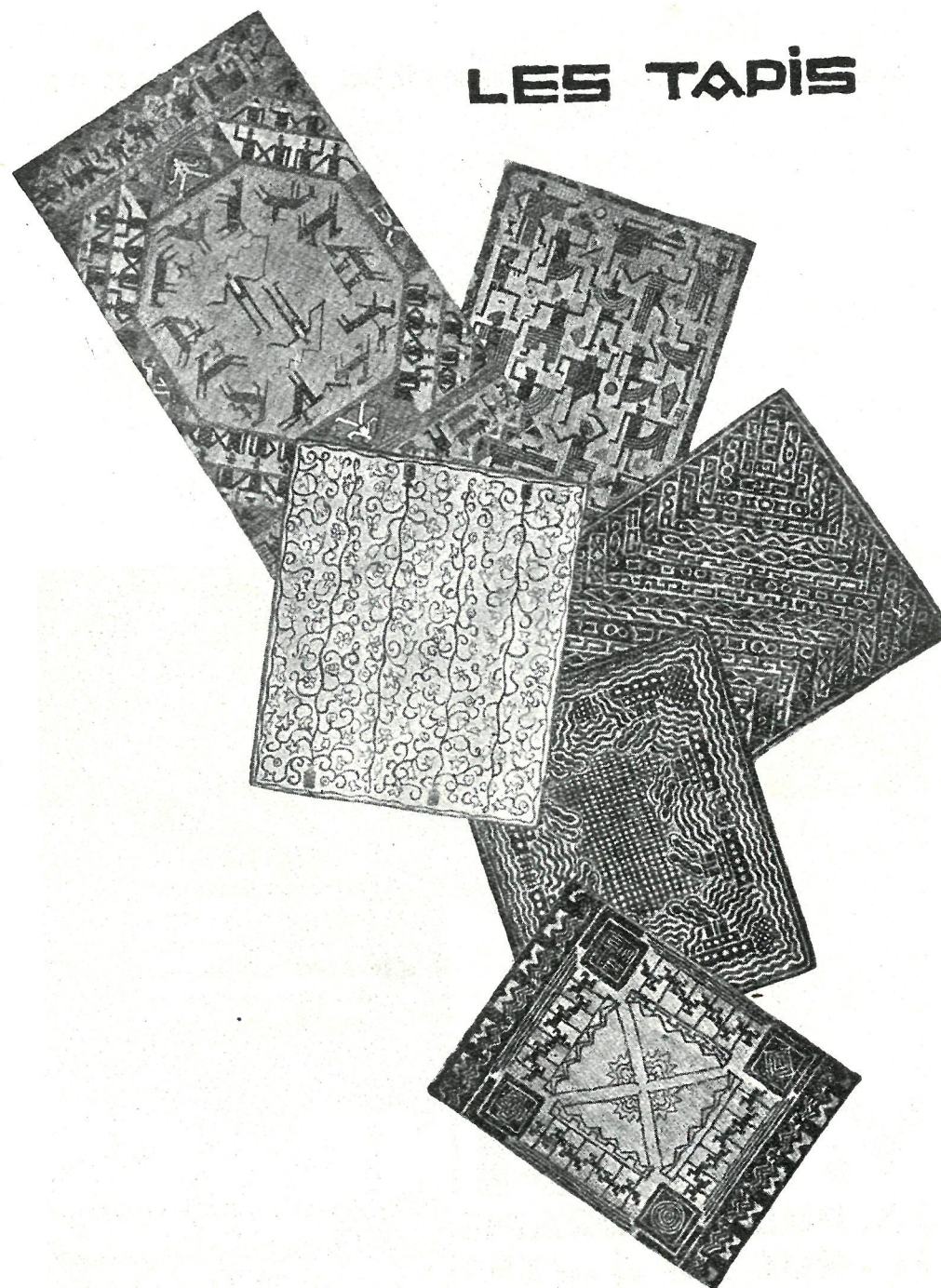
**COLLARD
DE THUIN**



**JOAILLIERS
BRUXELLES**
1 & 3, B^d ADOLPHE MAX



LES TAPIS



DU STUDIO DE SAEDELEER
AU VILLAGE D'ETICHOVE LEZ AUDENARDE EN BELGIQUE

NE VEND PAS A LA CLIENTÈLE PARTICULIÈRE



ses dentelles
pour la couture
ses spécialités
pour la lingerie
ses tulles de couleur
ses broderies

V. RACINE ET C^{IE}

**53. RUE DES DRAPERS . BRUXELLES
21 . RUE DU 4. SEPTEMBRE . PARIS**

DU STUDIO DE BADELIER
AU VILLAGE D'ETICHOWE LES AUBERGES EN BELGIQUE

x

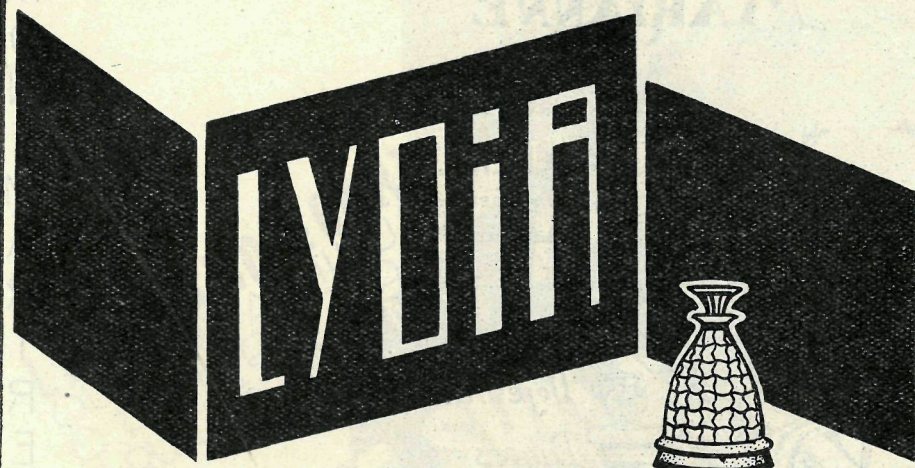
**tissus modernes pour la
couture et l'ameublement**



Toile de Tournon : "Feuilles". — Composition de Raoul Dufy

bianchini, fériér
paris : 24^{bis} avenue de l'opéra
bruxelles : 5, pl. du ch^p de mars

SES PARFUMS EN FLAcons ANCIENS



42 AVENUE LOUISE BRUXELLES. JL

L'AMPHITRYON
R E S T A U R A N T

Viellies traditions
de la cuisine française

THE BRISTOL BAR

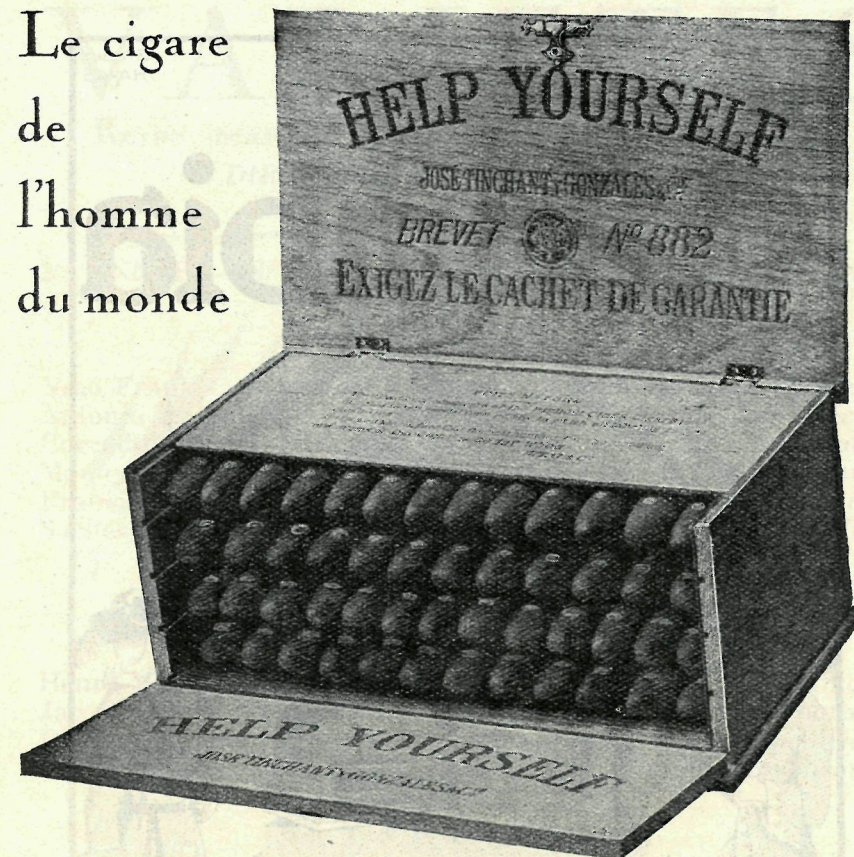
Le rendez-vous du High-Life

SON GRILL-ROOM-OYSTER BAR
A L'ETAGE

PORTE LOUISE - BRUXELLES

Tél. : 182.25-182.26 et 226.37

Le cigare
de
l'homme
du monde



VINHOS DO PORTO

ANT^o CAET^o RODRIGUES & C^o

CASA FUNDATA EM 1828

PORTO

GRANDS PRIX PARIS ET CHICAGO 1893

STUDIO
HAYAS

Columbia



PLANO REFLEX
règne dans le Royaume du Disque

EN VENTE :
149, rue du Midi, Bruxelles
et dans toutes les bonnes maisons

VARIÉTÉS

Revue mensuelle illustrée de l'esprit contemporain
DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE

2^{me} ANNEE — N° 10

15 février 1930

SOMMAIRE

Nino Frank *Le manteau rouge*
Antonio Aniante *Drames de café-concert*
Corrado Alvaro *L'alphabet*
Monny de Bouilly *La levée du corps*
Francis Rose *Encore tu m'as quitté*
Sacher Purnal *Golligwog (fin)*

CHRONIQUES DU MOIS

Henri Vandeputte *Amour*
Jacques Rèce *Esclave de vos charmes*
Pierre Courthion *Le « grand peintre »*
Franz Hellens *Chronique des disques*

VARIETES

La révolution surréaliste — L'île magique (W.-B. Seabrook) — L'ami manqué (Mélot du Dy) — Ilya Ehrenbourg — La chanson populaire (« Le grand vent », par Champigny) — La Fontaine, vu par Chagall — Les cahiers de « Sélection » — La ligne générale (film de S. M. Eisenstein) — Prisonniers de la montagne (film de Pabst et A. Fanck) — Sans commentaires

Nombreux dessins et reproductions (Copyright by Variétés)

Le dessin reproduit sur la couverture est de Frans Masereel

Prix du numéro: Belgique: 10 Fr.

Abonnement d'un an: 100 Fr.

» » France: 10 Fr. fr.

» » » 100 Fr. fr.

» » Hollande: 1 Florin.

» » » 10 Florins

» » Autres pays: 3 Belgas.

» » » 28 Belgas

« VARIETES » : DIRECTION - ADMINISTRATION - PUBLICITE

Bruxelles : 11, avenue du Congo — Téléphone 895.37

Compte chèque-postal : P.-G. van Hecke n° 2152.19

Dépôt exclusif à Paris : LIBRAIRIE JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy
Dépôt pour la Hollande: N. V. VAN DITMAR, Schiekade, 182, Rotterdam

G A L E R I E
Javal & Bourdeaux

23-24 Place Sainte-Gudule
B R U X E L L E S

E X P O S I T I O N
P E R M A N E N T E

des Manufactures Nationales de l'Etat Français

TABLEAUX DE :

MM. ANTO CARTE, BUISSERET, NAVEZ,
DEVOS, TAF WALLET

DESSINS ET GRAVURES DE :

M^{mes} Suzanne COQ et Louise DANSE
MM. Tony Alain HERMANT et Henry
LAVACHERY

La galerie est ouverte tous les jours de 9 h. à 18 h.

Du 15 au 28 Février

EXPOSITION DES ŒUVRES DU PEINTRE
CHARLES DE COORDE

G A L E R I E
J A V A L & B O U R D E A U X
44bis, rue Villejust, PARIS

LE MANTEAU ROUGE

par

NINO FRANK

Schinderhannes est un village de deux cents habitants, à quinze kilomètres de Mariahilfe.

La nuit pesait comme une pierre tombale. Schinderhannes ressemblait à une nef sans gouvernail, à la merci des nuages qui volaient bas, dirigeables sans direction surchargés de mystère. Les fenêtres et les portes, tous les murs des maisons plongeaient dans la mort du sommeil. Un seul œil s'ouvrait sur la nuit : l'œil de Jérôme Basch, le colonel. Il se tenait comme une sentinelle à la frontière de la nuit, devant sa fenêtre, la seule éclairée de tout le village. Il était maigre, il baillait avec circonspection. Il regardait le ciel, n'y voyait rien.

C'était un jour quelconque : le surlendemain de son mariage.

Didy, sa femme, ce grand et rude cylindre de chair qui supportait des yeux de bœuf et un excellent sourire, n'avait plus trente ans. Elle reprisait ses bas, un œil sur son aiguille, l'autre sur le dos du colonel, et la langue sèche entre ses dents ébréchées de paysanne. Pourquoi avait-elle accepté en mariage ce Jérôme Basch, colonel en civil, grognon, élégant et hypocrite comme on peut l'être seulement à soixante-deux ans, l'automne, dans un village tyrolien qui tient dans le creux de la main ? Jamais le colonel ne se fût posé pareille question, si saugrenue. Quant à Didy, elle n'en avait pas encore eu le temps.

Mais c'était le seul colonel du village. Jadis sa richesse lui remplissait le cœur : un sabre, des soldats, les promotions du Journal officiel. Quatre mille soldats qui piétinaient réglementairement le pavé des rues, sous son regard vague et bienveillant. La paix l'avait ruiné. Maintenant il ne pouvait que consacrer, tous les jours, une bonne demi-heure à son peigne et à sa brosse : aussi sa raie, entre deux zones de cheveux couleur de filasse, gardait-elle jusqu'à l'extinction des feux le prestige qu'il fallait pour que les têtes incultes des paysans qui circulaient dans Schinderhannes baissassent leurs yeux et leur nez. Ces paysans maudissaient l'outrecuidance du colonel : matin et soir, il arpentait, nu-tête, la grand'rue du village. Par bonheur, le dimanche, le colonel ne mettait pas le nez dehors : le sermon ne l'intéressait pas. A son arrivée à Schinderhannes, il y avait bien assisté, en uniforme de parade, raide au milieu des gens éberlués. Pendant une semaine il avait arboré tous ses uniformes de l'ancien régime. Mais le maire, vite indigné, alla le voir : leur conversation fut orageuse. Le colonel se résigna à s'habiller en civil, mais en revanche il oublia pour toujours le chemin du temple. Didy ne s'en souciait pas. Elle était blonde, avec des mâchoires puissantes. Veuve, elle avait hésité longtemps quand le colonel, son locataire, lui réitérait ses avances ; elle ne tenait plus aux histoires de lit conjugal. Le colonel « sollicitait l'honneur » douze ou vingt fois par jour : mais ce qui décida de leur destinée, ce fut la grande cape rouge que le colonel

avait promené dans toutes les soirées militaires et mondaines de ses dernières garnisons. Une tache ronde de cire tombée d'une bougie sur le dos de cette cape témoignait en faveur de l'élégance de la vie passée du colonel Jérôme Basch. Didy accepta tout.

Aussi la cape abandonna-t-elle les épaules carrées et un peu creuses du colonel pour le dos rond et bien étoffé de Didy, de Mme Didy Basch.

Le colonel avait une âme enfantine et malpropre, mais il aimait dormir dès qu'il se mettait au lit. Avant son mariage, Didy n'en avait cure, et pour cause. Mais de se coucher, le soir de la noce, à côté d'un homme, cela l'avait émue. Depuis deux ans qu'il habitait chez elle, depuis cinq ans qu'elle était veuve, jamais Didy n'avait réfléchi aux choses du sexe; de temps en temps, il lui fallait endiguer des crises de mauvaise humeur, mais les résultats étaient nuls. Et pourtant le colonel, tout vieux qu'il était, se troublait : du même coup elle devina l'âge qu'il fut bien forcé d'avouer. Le calme disparut de son esprit.

Jérôme Basch ne s'apercevait de rien. Il grognait, simple réflexe, et souriait toutes les dix minutes avec modération à sa femme; le mariage avait du bon puisqu'à présent toutes les chambres de la maison étaient à sa disposition. Devant chaque fenêtre, il se mettait à considérer le paysage avec intérêt, comme s'il lisait un énorme journal. Didy examinait son dos, cible malingre. Le dos du colonel n'avait pas de tempérament. Elle y cherchait un accroc, comme si elle eut voulu y pendre cette mauvaise boule qui rampait dans sa poitrine. Mais le colonel était plat, plat à la manière des punaises. Didy ne pouvait rien reprocher à son dos. D'ailleurs elle ne l'eût pas osé.

Vint l'heure du lit. Le colonel ôta son costume avec lenteur, comme s'il eût défait un paquet contenant une surprise : il déballait son dos, ne montrait que son dos. Il se faufila entre les couvertures, en grognant comme les vieux chats satisfaits, et souriant fraternellement à sa femme. Elle se déshabillait les yeux ronds : lorsqu'il ne lui resta que la chemise, le colonel ronflait déjà. Elle tomba dans le lit, pareille à une massue; le colonel ne fut pas écrasé, mais il lui jeta, un instant, de grands regards de bureaucrate effaré. Il dormait la paix aux lèvres; et Didy se sentait la proie du gel, elle avait peur de fermer les yeux.

Le lendemain, après avoir déjeuné, le colonel commença à percevoir l'insistance du regard de Didy. Il alla se regarder au miroir, vérifia les boutons de son pantalon, ne trouva rien d'insolite dans son costume. Tout décontenancé, comme au fond il se méfiait de cette femme trop grande, il prit son chapeau et sortit en boutonnant son veston sur son cœur.

Didy sortit elle aussi, mais ils ne se rencontrèrent pas.

*
**

Elle marchait à larges enjambées, comme un agronome. Elle avait pris par le petit chemin du bois. Son manteau rouge sur les épaules, elle passait, telle une impératrice d'opéra, parmi les sapins. L'air (l'air tonique du bois, disait le colonel) lui lavait la poitrine : elle ne

comprenait guère ce qui lui arrivait, mais elle savait que cela ne pouvait pas durer. Quoi? Bon, il y avait des toiles d'araignée qui se collaient à sa figure. Ses cheveux blonds et volumineux lui composaient une auréole à bon marché. Elle écrasait des coques de marrons et des branches sèches à n'en plus finir : son pas militaire effrayait les rumeurs des arbres. Elle serrait les pans de son manteau, en jurant par saccades, comme elle n'avait pas juré depuis cinq ans. Sa poitrine lui pesait. Elle marchait comme nagent les naufragés.

Oui, elle avait fait une bêtise en se mariant avec le colonel. Un-deux, un-deux, un-deux. Soixante-deux ans, quelle honte. Un-deux, un-deux. Ridicule, avec son peigne et sa brosse. Un-deux, un-deux, un-deux, un-deux, un-deux...

Le temps, comme le sable dans une clepsydre, filtrait à travers les chevelures des arbres. Le ciel se vidait. En même temps que le bois, Didy s'assombrissait. Sa poitrine, — cent kilos de poitrine, — la tirait vers le sol.

Soudain elle s'arrêta frappée de stupeur : elle était au bout du bois, en présence d'une maison. La première maison de Mariahilfe.

Il lui fallait faire demi-tour.

Elle hésita. Elle ne fit pas demi-tour. Une idée la sollicitait : elle n'avait jamais mis le pied dans un cinéma. Soudain elle n'eut que cette pensée. Elle sourit avec un peu d'énervement. Pourquoi n'aurait-elle pas envoyé à tous les diables le colonel? Elle voulait aller au cinéma en dépit de ses craintes.

Alors, comme un gosse à la chevelure blonde et à la poitrine abondante, elle fit son entrée dans Mariahilfe, en serrant les pans de son manteau rouge, tour autour de son âme, qui trépidait.

*
**

A l'hôtel elle but, un peu honteuse, toute une bouteille de vin rouge : elle en conçut un grand orgueil, et vola un couteau, à tout hasard. On regardait son manteau rouge, comme les ailes d'un papillon inconnu. Mais tous les soupçons tombaient devant sa figure, qui brûlait belliqueusement.

Vint l'heure du cinéma : elle demanda un billet d'une voix faible; elle se ressaisit en voyant quelques sourires, ajouta « une première », en serrant son couteau ébréché.

La salle vibrait dans le noir. L'écran était plein de gens en habit, aux monocles ronds, qui affolaient les regards de Didy. Elle épelait les sous-titres en écarquillant son esprit. Une vague de chaleur, qui pressait sa poitrine, la pénétrait peu à peu. Elle eût voulu galoper : ou au moins gifler le père de Rudolph Valentino, ce père indigne. S'apercevant que son fauteuil était le seul occupé de toutes les premières places, elle renonça à se dominer. De ses pauvres coudes, elle malaxait ses genoux. Elle se trémoussait sur son siège, en ouvrant son cœur à la musique. Toutes les flammes de son manteau rouge se communiquaient à sa peau : et ce manteau qui avait frôlé des gens de la haute le rapprochait de l'écran.

Le spectacle durait depuis une demi-heure. Didy souffrait parce que Rudolph Valentino souffrait. Elle croyait être seule à s'apercevoir de sa douleur, elle craignait qu'il ne le vît.

Soudain elle blêmit. Rudolph Valentino, humilié, amoureux, suppliant, s'avancait, sur l'écran, les mains tendues, avec des yeux de poulet égorgé : il la regardait.

Il regardait Didy.

Elle sursauta.

Il la regardait avec une petite flamme blanche et troublante au cœur de l'œil. Didy ne put réprimer un cri, car Rudolph Valentino, s'approchant, devenait toujours plus grand; maintenant elle voyait de près le camélia dont s'ornait sa boutonnière. Elle dut se lever. La salle était noire, noire, noire, à l'exception du cône horizontal de lumière qui nourrissait l'écran. La musique venait mourir aux bords de son manteau, comme l'eau de la mer sur une plage en proie à l'incendie; Didy ne percevait que des lamentations isolées. Ses paupières tombèrent, comme des rideaux de tragédie. Elle plongea dans un abîme, — son âme.

Quand elle rouvrit les yeux, elle était résignée à tout : Rudolph Valentino, sorti de l'écran, marchait vers les premières places, les mains devant lui. On voyait trembler ses lèvres. Didy râlait.

Soudain le plancher craqua sous le pied léger de Rudolph Valentino.

Didy bondit vers la porte, se sauva. Jamais elle n'eût cru avoir tellement de courage. On ne lui dit rien : et pourtant, serrant comme une folle son couteau contre sa poitrine, elle se disposait à être interrogée. Mais le préposé au contrôle la salua même avec courtoisie. Elle essaya de s'apaiser, jeta un regard à ses épaules.

Et elle vit apparaître les escarpins luisants de Rudolph Valentino qui descendait l'escalier, puis ses mains tendues, son camélia...

Elle s'enfuit.

Et voilà, elle était entrée dans la salle à manger de son hôtel, elle avait dû s'asseoir en se comprimant la poitrine; mais la pression de ses mains ne se communiquait pas à son cœur, qui allait éclater, comme une bombe. Elle sentait son corps rouge, rouge comme son immense manteau, comme ce manteau qui moulait du feu sur ses épaules.

Rudolph Valentino l'avait suivie, comme un agneau. Noir et blanc, il souriait d'un air bêête. Il répétait : « Madame... madame... », d'une voix fêlée. Son camélia pourrissait à vue d'œil.

Didy serrait son couteau sous le manteau : elle trépidait comme une feuille. Cet homme qui depuis un quart d'heure se tenait debout devant elle, Didy le voyait mal, car ses yeux défailaient derrière un brouillard de larmes.

A deux reprises, le concierge était déjà venu leur jeter un coup d'œil par-dessus ses lunettes. Il trouvait la dame et le monsieur bien incongrus. Il eût bien préféré aller se coucher, car minuit était passé, et il se grattait le nez avec amertume et dignité, sans toutefois se retirer.

Rudolph Valentino poussait des soupirs, comme un obèse.

Et tout à coup la porte de l'hôtel s'ouvrit bruyamment. Un paquet d'air glacé circula dans le vestibule, pénétra dans la salle à manger. Un pas sec sur la porte parut rappeler à la vie Didy. Elle cria : — Jérôme!

Le colonel entra. Sa raie était impeccable; il portait son uniforme de chef de régiment, il brillait comme une lame de couteau, il avait son sabre et son pistolet. Il tenait même un fusil à la main, son fusil de chasse. Il regarda sa femme, Rudolph Valentino, le manteau rouge avec une stupéfaction amère : son effarement lui amollissait les jambes. Il avait posé sa main sur son pistolet, le sabre lui pendait entre les jambes. Rudolph Valentino lui tendit sa main couverte de bagues. Le colonel tressaillit, fit un bond en arrière. Une goutte de sueur lui coula sur l'uniforme. Le concierge avait disparu.

Heureusement Didy toussa; elle parvint à s'approcher du colonel : « Allons dans ma chambre », lui dit-elle en tremblant tellement que ses mots s'étiraient comme des élastiques. Ses cheveux, fils d'électricité, brûlaient, jusqu'aux bulbes. Elle sentait douze mille épingles dans ses prunelles.

— Suivez-nous, jeune homme, — prononça le colonel qui était cada-
vérique.

Mais ce fut Rudolph Valentino qui passa le premier, qui leur montra le chemin : il grimpait l'escalier avec souplesse, il les attendait à chaque palier, comme un fils jeune. Eux, ils montaient lourdement, se cognant aux coudes, pareils à deux inconnus qui montent en même temps dans l'autobus sans rien se dire.

Au seuil de sa chambre, elle eut le temps de dire à son mari : « C'est l'homme du cinéma! ». Puis elle laissa tomber son couteau, et s'affala entre les bras du colonel qui faillit rouler au bas de l'escalier.

*
**

Ce fut vite fait.

Le colonel lui donna un coup de couteau dans le dos, pendant qu'il se morfondait là, comme un fantoche.

Il lui en donna deux, trois, six.

Il l'aïda à tomber sur le fauteuil.

Sur le lit, Didy ahanait comme un martyr. Elle voyait le camélia de Rudolph Valentino noir comme un grumeau de sang pourri. Le colonel lui souriait d'un air béat.

Peu à peu leur respiration s'apaisait.

Il déboutonna son uniforme. Son cœur le gênait. Il ôta son veston, son sabre, son pistolet. Il s'approcha de Didy, lui donna un baiser vieux de soixante-deux ans et quelques mois. Didy frémit. Elle était étalée sur le manteau rouge, qui ensanglantait le lit, et tenait les mains sur son échine, comme si elle eût voulu les cacher.

Ils se taisaient.

Ils se turent pendant un siècle.

Quand ils sortirent de l'hôtel, la nuit était un long tunnel qu'il leur fallait parcourir la tête baissée. Ils plongèrent, comme dans un puits, comme les morts de la mer, trainés qu'ils étaient jusqu'au fond de l'abîme par un poids impitoyable, le cadavre en habit de Rudolph Valentino jeté pêle-mêle avec le sabre et le pistolet dans le manteau rouge, le propre manteau qu'avaient frôlé l'empereur et trois archiducs.

Quel calvaire!

Didy geignait. Le colonel ahanait.
 Ils parvinrent à la lisière du bois. Les bras morts de fatigue, les yeux éteints, les langues longues enroulées dans le palais, ils creusèrent un trou. Le colonel s'aidait avec son sabre. Didy sentait la terre lui entrer sous les ongles. L'aube les faisait frissonner. Tout fut enterré : le sabre, le pistolet, le manteau, le fusil de chasse aussi.
 Ils poussèrent un grand soupir de soulagement : la brume de l'aurore qui les enveloppait, ils avaient l'impression que c'était un flot secourable où tout se diluait.

*
* *

M. et Mme Basch se réveillèrent à huit heures du matin, comme toujours, et s'attablèrent aussitôt devant leurs cafés au lait. Vingt-quatre heures de sommeil leur avaient donné des forces neuves. Didy souriait à son mari : c'était vraiment un brave homme. Quant à lui, il admire éperdûment sa femme, la langue dehors, sa vieille langue de vieil homme de soixante-deux ans. Ils dormiront ensemble, ce soir, demain. Et pourquoi Didy ne ronflerait-elle pas ?

Soudain le colonel se rembrunit :

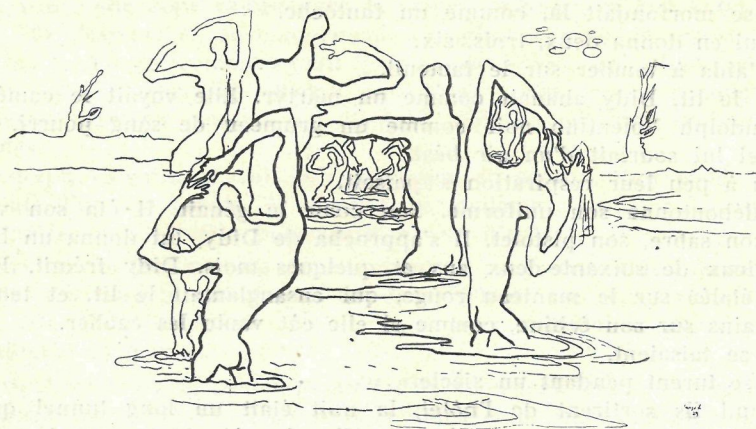
— Et ma cape rouge, Didy, ma pauvre cape rouge !

Elle rougit sous le reproche. Son manteau rouge, à elle.

Il y a un long silence, où chacun pèse ses raisons.

— Dommage, parce que c'était de bien beau drap !

Et ça, le colonel ne le pardonnera jamais à Didy.



Jean Lurçat

P r o c e s s i o n s



Les pénitents blancs à Séville



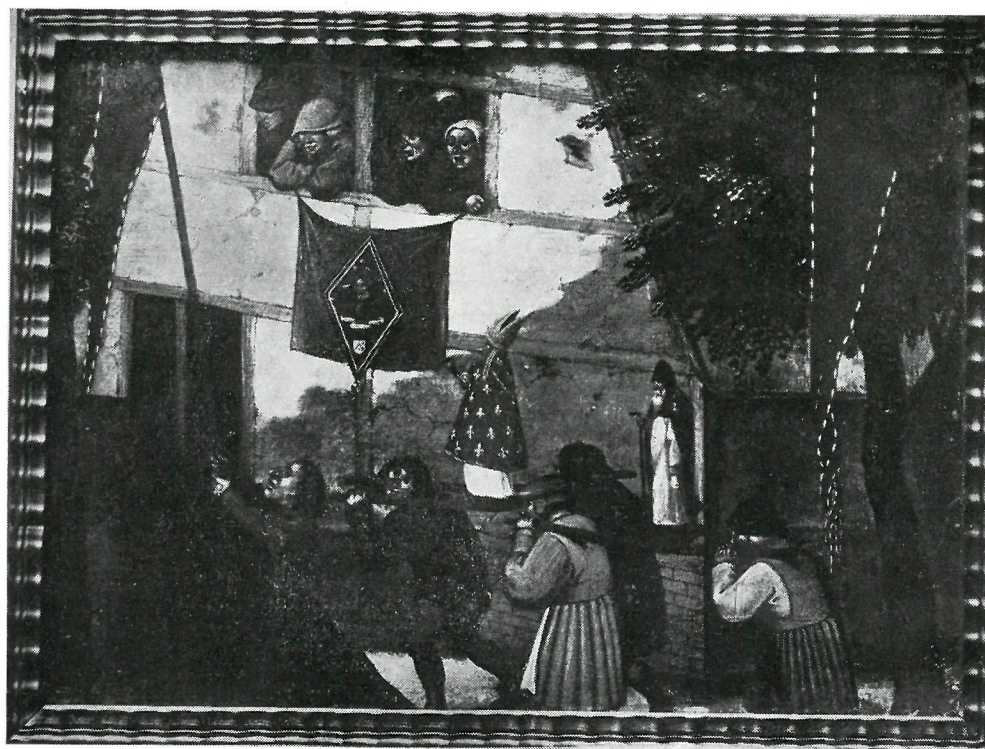
Eugard Tytgat : La procession des pénitents à Jurnes



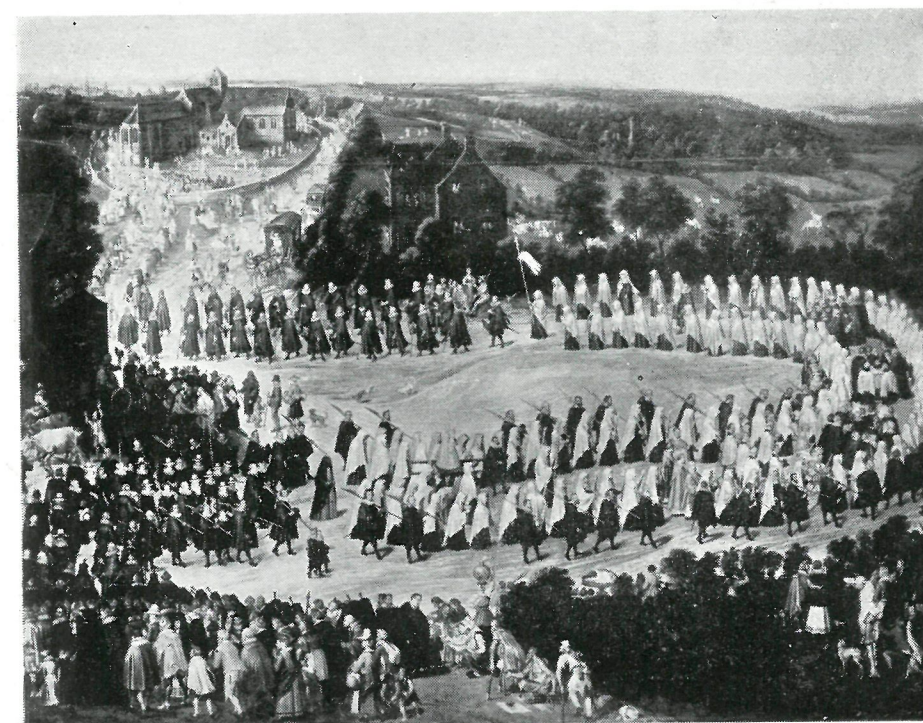
La procession des Rameaux à Hougaerde en Brabant *Photo Acta*



La procession du Saint-Sang à Bruges *Photo Acta*



Breughel le Jeune : La procession



Nicolas van der Horst : «La procession de la vierge miraculeuse de Laeken» (1622)



Statues de la Vierge portées dans les processions à Séville



Un calvaire en Flandre

Photo E. Barbaix

DRAMES DE CAFÉ-CONCERT

par

ANTONIO ANIANTE

Sous le ciel de midi de la ville de Catania, chaud comme une fournaise, la grasse Mimi Weiland, étincelante de bijoux authentiques, dominait la rue principale du haut d'un cab de louage, matelassé de peau de chèvre de Malte.

Sa puissance de séduction, à dessein exotique, mettait en miettes les cœurs durs des joveux élégants de la ville. Bien que l'étoile de première grandeur du plus grand café-concert de Catania pesât cent trois kilogs et qu'elle comptât exactement l'âge de Mathusalem, on pouvait encore dire d'elle qu'elle était une femme très belle et fatale.

En pyjama écarlate, dans la vaste salle à manger de la pension Igea, Mimi Weiland recevait ses amoureux, des commerçants et des petits maîtres, les uns chaussés d'espadrilles et sans cravates, les autres avec le monocle cerclé d'or vissé à l'œil gauche.

Mimi, grasse à souhait, les regardait avec dédain tout en fumant et en leur parlant de sa voix douce, légère et troublante; mais elle finissait régulièrement par se faire aimer de tous, quand ils avaient déposé à l'avance leurs cent écus.

La salle à manger se tapissait de fumée; les commerçants se battaient avec les petits maîtres, pour paraître beaux, enflammés et pleins de courage, aux yeux de la conquérante. Ces passe-temps duraient des heures entières, au détriment de la vaisselle et au profit de la renommée puissante de Mimi Weiland.

Il arrivait que les gageuses engagées sur les motifs les plus futiles atteignissent des chiffres étourdissants, et c'était aussi bien là le sport à la mode dans les appartements parfumés à la menthe de la comtesse Igea. Mimi Weiland encourageait les garçons échappés du collège à se battre eux aussi contre les marchands rusés; elle caressait particulièrement volontiers les rêves nostalgiques des marins débarqués de frais sur la côte ionienne de la Grande Grèce.

A la pension les beaux marins faisaient comme s'ils avaient été à bord de leur bateau, tandis que l'excitante Mimi servait d'hélice à leurs désirs déchaînés.

De ce train l'engagement de Mimi Weiland au grand café-concert de Catania était toujours renouvelé; il est superflu d'ajouter que le populo, qui raffole des chansons de Bovio et des jambes rondes et courtes de toute étoile fameuse, délirait d'enthousiasme pour notre excentrique divette. L'honnête impresario et la comtesse Igea, pseudonyme de Carmelina Barbagallo, vulgaire maquerelle intellectualisée par les prétendus gens-de-lettres de la cité, encaissaient des millions et brisaient aux éclats leurs pleins de joie en jetant des bouteilles de champagne du haut des fenêtres les plus hautes.

Mimi Weiland, pour faire fructifier son argent, achetait et revendait un bon prix des accordéons, aux ex-malandrins déclassés, parce qu'infirmes, bègues ou manchots à la suite des rixes terribles qu'ils avaient dû soutenir devant les maisons closes de la rue Maddem. Les accordéons Weiland faisaient fureur, tout en prostituant le répertoire de la divette. Et l'image auréolée de Mimi flottait sur les motifs langoureux de Posillipo et de Marechiaro, en envahissant tous les cœurs. Aussi la Weiland pouvait bien se dire le despote absolu de la cité ensorcelée par son doux et odorant embonpoint.

Je ne me sens pas le courage de cacher un détail sur son compte : le soir, au Café-concert, Mimi Weiland se permettait d'esquisser à peine les strophes de ses chansonnettes, maintenant que le public avait une confiance illimitée dans son pouvoir mystérieux. Elle arrivait parfois devant la rampe en baillant, et acceptait pourtant les bruyantes ovations d'une foule narcotisée.

Ses caprices divisèrent à la fin le parterre en deux partis formidables et dangereux. Ses adversaires étaient conduits par un ébéniste aux moustaches jaune d'œuf et à la voix de rossignol enragé. Cet homme ne mangeait plus, ne dormait plus, pour mener une guerre sans merci à l'étoile usurpatrice des richesses spirituelles et matérielles de la cité.

Chevalier sans peur et sans reproche, le téméraire ébéniste passait ses soirées dans les jardins publics à soulever contre son ennemie jusqu'aux vieillards accroupis sur les bancs de pierre.

Le tumulte des corps-à-corps violents entre partisans et adversaires de l'étoile ne réussissait pas à la tirer de son sommeil, et encore moins à l'émouvoir, quand elle avait ouvert ses yeux au sourire superbe du soleil. Mimi avait pourtant commandé au redoutable ébéniste, afin de l'amadouer, le vernissage de tous ses accordéons : besogne que notre artisan accomplissait la nuit ; lorsque la meute de ses partisans était plongée dans le sommeil.

Aux heures longues d'angoisse du conspirateur faisaient pendant les heures molles et veloutées de loisir et de caprices de Mimi. Le mécontentement de la cité ne pénétrait pas dans la pension de la comtesse Igea, et les visiteurs alarmistes n'y étaient plus reçus. Seuls les champions de l'optimisme pouvaient se faire route dans le cœur de Mimi, qui continuait à se reposer sur les coussins remplumés de sa gloire.

A la porte de la pension Igea se tenait de garde Santuzzo Beghino, qui vomissait des projectiles chaque fois qu'il changeait d'humeur.

L'histoire de Santuzzo Beghino est bien embrouillée, et ce n'est pas le moment de la raconter. Il suffit de dire qu'il avait toujours défié, et avec succès croissant, tous les portefaix du port, tant au revolver qu'à l'arme blanche. Les professionnels du défi l'appelaient dévotement l'asphodèle de la *mafia* locale. Santuzzo ne discute jamais. Il blesse ou frappe à mort, sans jamais aller au bain. Il rugit, mais ne parle pas. Il s'était mis au service de Mimi, uniquement pour défendre à outrance le prestige des bonnes mœurs. Pas pour les jambes de l'étoile. Santuzzo était l'amant incontesté d'une princesse primée aux concours de beauté internationale.

Bravos enthousiastes à l'intombable asphodèle, pour tous ses mérites et toutes ses vertus !

Mais, dans ses oreillers tièdes, Mimi Weiland lui demanda une nuit la tête bariolée de l'inquiet ébéniste.

L'asphodèle se sentait heureux d'occire un innocent, entêté comme un taureau, dans la personne du rebelle ébéniste. Il s'était fait couler sa binette en marionnettes de sucre candi, et vers minuit il en saignait une pour en manger la tête en compagnie de Mimi, des commerçants négligés et des petits maîtres reluisants. Mais cela ne le rassasiait pas, et le carnivore Santuzzo s'exclamait à la fin du repas avec des accents de désir exaspéré :

— Malheureux Santuzzo Beghino ! Quand donc sauterai-tu par la fenêtre armé d'une simple aiguille, pour en découper, à force de piqûres, la tête de ton adversaire qui va disant partout, dans les jardins publics et jusqu'à la barbe des vieillards écroulés sur les bancs de pierre, que tu n'es que le roi des rois des couards ? Allons donc, asphodèle dévastateur de la *mafia* locale, quitte une bonne fois le stupéfiant de l'alcôve d'Igea, parfumée à la menthe, et va hacher en miettes ton adversaire !

Mais l'ordre de Mimi n'était pas encore donné, et l'asphodèle se contorsionnait dans sa vengeance inassouvie. Les nuits d'amour, quand le malandrin lui pleurait sur l'épaule tiède en la suppliant de le laisser courir mettre en boucherie l'ébéniste, elle lui répondait : — Mon joli *mafioso* frisé, attends que l'ennemi ait passé la seconde couche de vernis sur mes accordéons, après quoi nous le saignerons sans le payer.

— Tu me demandes là une souffrance atroce, ô précieuse Mimi, — lui répondait Santuzzo entre ses moustaches ruisselantes de larmes, — mais je t'obéirai en hommage à ta beauté tranquille et au cynisme qui te distingue des autres femmes de la terre chaude de la Grande Grèce.

De ce pas les nuits succédaient aux jours, sans que le carnage se produisît par les rues de la cité bouillante.

Le printemps survint merveilleux, et le popolo réclama à grands cris les accordéons et les refrains du dernier Piedigrotta. La belle saison aurait mal tourné sans musique. Déjà les plus sentimentaux des citadins émigraient à Naples pour donner aliment à leurs âmes assoiffées d'ivresses parthénopéennes. Les genêts et le jasmin d'Arabie envahissaient en vain le cul-de-sac ionien, et les couvents frémissaient de sensualité rentrée. Et tout par la faute de l'entêté ébéniste, qui ne se décidait pas à livrer les cent mille accordéons aux ex-malandrins devenus infirmes, bègues ou manchots par suite des terribles rixes soutenues sous les murs des maisons closes de la rue Maddem.

Quoique chevalier sans peur et sans reproche, l'ébéniste était épouvanté à l'idée de recevoir la mort des mains du terrible Santuzzo. Aussi il ne se décidait jamais à terminer le polissage des accordéons, dans l'attente vaine qu'un de ses courageux partisans supprime par trahison la célèbre diseuse.

A l'improviste un événement d'une colossale importance changea le sort de la cité tourmentée. Le célèbre conférencier Goriranni, du quartier populaire de la marine, avait décidé de couper court à la fortune de la belle Mimi en affirmant à fleur de paradoxes la couardise congé-

nitale de Santuzzo Beghino. En effet, en plein Eldorado, devant les loges craquant sous la foule comme des petits pains croustillants, le distributeur de belles phrases persuada le nombreux auditoire. Le soir même Santuzzo Beghino fut aisément lynché par la multitude sous les balcons de la pension Igea.

La stupeur que causa le meurtre parmi la population fut énorme. Comment, on avait tué justement lui, Santuzzo Beghino, l'asphodèle de la *mafia* locale!

En un clin d'œil les cent mille accordéons reflourirent par les ruelles, en lançant au ciel le répertoire de Clairette Bellamy, la bête noire de Mimi Weiland. Le printemps déborda des innombrables portes de la cité, et les commerçants chaussés d'espadrilles s'enfuirent, avec les petits maîtres oxygénés, vers les deux Amériques.

Mimi resta seule et défaite pour la première fois de sa vie, et de désespoir elle éclata en sanglots.

Mimi Weiland attendait, les yeux gonflés de pleurs, que la fureur populaire s'apaisât. Elle passait des journées entières à la pension, soupirant et jurant contre ses millions inutiles. Devant la porte l'attendait, invraisemblablement armé, l'insatiable et vindicatif ébéniste.

Vers le soir de la dernière journée de printemps, Mimi ressentit la plus grande joie de sa vie. D'un saut félin, Santuzzo plongea du balcon dans la salle à manger, immortel et beau. Mimi s'agenouilla à cette apparition inattendue. Mais l'asphodèle ceint d'une auréole commença à parler d'une voix si douce: — Ma chérie, j'ai dû quitter le paradis des malandrins sur ton ennuyeuse insistance, et bien à contre-cœur, car on y est vraiment bien. On n'y manie plus de lames de rasoir affilées, et on n'y trame pas de guet-apens aux *mafiosi* ingénus. Mais il peut se faire que cela ne t'intéresse pas; venons au fait. Mets ton chapeau et allons nous promener.

Pendant que Mimi se pomponnait, Santuzzo faisait mine de se battre avec un millier d'adversaires, comme s'il avait été sur la grande place.

Grasse et étincelante de bijoux authentiques, Mimi Weiland dominait maintenant la rue principale de la cité, du haut d'un cab de louage matelassé de peau de chèvre de Malte. Sur ses genoux elle berçait gracieusement son beau malandrin ressuscité, et de temps à autre elle tirait à droite et à gauche une longueur de main de langue, pour se foutre du monde.

La nouvelle de la résurrection de Santuzzo Beghino arriva comme la foudre dans tous les quartiers, en consternant ou énivrant les esprits. L'ébéniste mobilisa au pied levé ses partisans, décidé à en finir avec des moyens tout aussi surnaturels. De gigantesques affiches annoncèrent, sur les murs de la cité en tohu-bohu, la rentrée sensationnelle de Mimi-Weiland pour le soir même, sur la rampe lumineuse du grand Café-concert.

Les commerçants chaussés d'espadrilles et les petits maîtres oxygénés revinrent d'outre-mer, avant encore que les projecteurs s'arrêtassent sur l'étoile. L'orchestre sortit des coulisses une Mimi Weiland fraîche et souriante, et le parterre se mua en pile électrique. L'ébéniste sautait d'une loge à l'autre en incitant ses partisans à la rescousse, tandis que les partisans de Mimi s'exaltaient à pleine gueule à célébrer leur

étoile. Mimi démenait imperturbablement ses jambes, et chantait. Mais la rumeur de la foule en bestialité suffoquait son refrain sentimental. Au beau milieu du tumulte on vit s'envoler, comme un ballon rouge, celui qui aurait dû décimer d'un seul coup la grande rixe: Santuzzo Beghino. Avec son long couteau inutile en main! Vers les nuages, plus haut encore, vers les étoiles, encore plus haut, vers le paradis des malandrins!

La fugue céleste de l'asphodèle émerveilla ou consterna la plupart des spectateurs, mais elle donna du courage à une poignée de scélérats qui, en un roulement de tonnerre, déchargèrent leurs revolvers sur le corps de Mimi Weiland.

Elle n'arrêtait pourtant pas de chanter et de danser, grâce à sa chair, qu'elle avait d'authentique ivoire.

(Traduit de l'italien par Emmanuel Audisio.)



Frans Maserèel

L'ALPHABET

par

CORRADO ALVARO

Au temps de mon enfance, je m'en souviens, mon père gardait un tiroir plein d'abécédaires et de cahiers qu'il donnait de temps en temps aux paysans et aux bergers qui voulaient apprendre à lire. Il avait aussi une boîte de plumes, de celles en forme de main fermée, avec la pointe qui semblait un doigt. Les abécédaires coûtaient alors de trois à cinq sous. Il était d'usage, jadis, d'offrir des cadeaux aux jours de fête, de faire goûter au voisin le vin nouveau ou les premiers fruits de la saison. Quand venait un campagnard qui montrait des dispositions à apprendre, mon père lui disait : « Attends, je veux te faire cadeau d'un bel abécédaire. » Cela devint une mode. Certains soirs, particulièrement le samedi, on entendait des gens qui, du bas des escaliers, sans oser se montrer, criaient : « Me donneriez-vous un abécédaire pour trois œufs ? » Ou bien : « Voulez-vous me prêter un journal pour que je voie si je sais lire ? » — « Mais sais-tu lire, disait mon père ? » — « Peut-être. J'essaierai. » Du reste, cela ne servait à rien de savoir lire, au temps de mon enfance. Dans le pays, en cherchant bien, on n'eût pas trouvé un seul mot écrit ni sur les murs, ni sur les boutiques. Un appariteur, de trois points différents, criait les décrets de la mairie et les avis des boutiquiers. Mais pendant les longs loisirs de la montagne, dans les tanières et dans les grottes, à côté des animaux, ceux qui pensaient à émigrer ou bien à s'enrôler pour devenir sergents commencèrent à vouloir apprendre quelque chose de ce qu'il y a sur le papier. Il y eut parmi eux des phénomènes : un qui savait lire et ne savait pas écrire, un autre qui ne pouvait pas déchiffrer certaines lettres difficiles. Il faut comprendre ce que cela signifie, dans un pays où tout est concret, clair, mort et vie, patron et serviteur, amour et haine, se trouver devant ces abstractions que sont les lettres de l'alphabet. Les nobles persécutèrent un pauvre maître d'école qui dût aller enseigner ailleurs.

De temps à autre arrivait, avec le rétameur, le citrier, le potier, un maître ambulant, Maître Castagna. Qui voulait apprendre lui donnait logement et nourriture et ne le renvoyait pas les mains vides. On disait qu'il savait lire dans tous les livres, les caractères gros et petits, les massifs et les légers pareils à des allées et venues de fourmis. Avec son parapluie et sa besace, déjà chenu quand je le vis, un visage de paysan décrépit, des yeux mélancoliques et prompts d'homme de lettres, il parcourait à pieds les montagnes. Les bons accueils ne lui manquaient pas, comme à un pauvre ange, surtout au temps des fêtes où tous étaient à la maison. Il s'en allait, la besace un peu gonflée de fromage et d'œufs, après quelques jours de leçons. Il avait une bonne méthode, si j'ai bonne mémoire. Il devait apprendre à reconnaître les lettres, puis à les prononcer. En y réfléchissant bien, il n'y a pas de raison au monde pour que la lettre I, par exemple, soit prononcée en serrant

les dents et en approchant la langue du palais au lieu d'ouvrir la bouche et de ramener la langue en arrière. Ce sont des choses entendues entre nous, conventions et pactes que nous n'avons jamais songé à mettre en doute. Mais à un berger pour qui est claire et logique l'existence de Dieu, ces choses paraissent arbitraires et purement conventionnelles. Pour le maître ambulant, la lettre U était « celle qui a des cornes » et se prononçait en beuglant. Ils la reconnaissaient tous comme elle leur appartenait, et, assis à terre, devant le carton blanc où elle était tracée, ils mugissaient en chœur : « Uuh ». Mais si elle passait à nouveau sous leurs yeux, ils l'appelaient « celle qui a des cornes » et il était difficile de les convaincre qu'elle se prononçait Uuh dans tous les cas et partout où elle se rencontrait. Et les chiffres ? Le 4 était appelé « la chaise ». Des préjugés sur l'alphabet se formèrent rapidement. Quelquefois, en regardant le journal que recevait mon père, ils reconnaissaient une des lettres comme un animal dans un pré et, s'ils venaient à la maison et me voyaient lire un syllabaire, content de revoir les mots détachés : Roue, Orange, Fleur, qui pour moi étaient des vérités comme les choses elles-mêmes, ils me regardaient comme on regarde ceux qui rêvent ou voient dans l'au-delà.

Un jour vint chez nous un paysan naïf qui avait pris deux ou trois leçons de Maître Castagna. Il avait vingt ans et la réputation d'un nigaud. Peut-être l'était-il. Il avait peur de tout, se cachait le visage pour ne pas être observé et était capable de se mettre à pleurer dès qu'on le fixait. Il voulait aller soldat, devenir caporal. C'était son idée fixe. « Quel soldat feras-tu si tu pleures ? » lui disait mon père. Mais on ne voulut pas le prendre sous les armes justement parce qu'il était faible d'esprit. Et lui de faire des demandes, des réclamations, de solliciter de nouvelles visites, de partir avec les recrues sans être appelé. Il fit même écrire deux suppliques au Roi. Il s'appelait Ciro. Quand il vint chez nous, il m'apporta un écureuil vivant pour obtenir ma faveur. Mon père, je me souviens, le traitait comme aucun autre, lui disait vous et lui faisait des tas de compliments, lui donnant toujours raison comme on fait avec les simples et les enfants. Et lui, tout en parlant, se tirait les cheveux, se frottait les yeux, se cachait derrière la chaise, loin de la lampe. A la fin, encouragé par nos discours qui lui montraient comme il serait beau, habillé en caporal, avec deux galons noirs et criant les commandements, il nous dit ce qu'il avait sur le cœur : « Je veux apprendre à lire et à écrire. Donnez-moi un syllabaire, mais un bon, avec toutes les lettres, et qui soit la clef de tous les livres. J'espère qu'ils me prendront comme soldat lorsque je saurai lire. Et je vous ferai cadeau d'un agneau vivant. Vous me croyez ? » — « Certainement, certainement, » disions-nous. Et il se mit à rire, avec nous, sans raison. Il eut un syllabaire tout illustré. Il l'ouvrit au hasard. Il trouva la lettre r : « Ah, ah ! Le petit oiseau, je le connais ». Et il peinait pour séparer les feuillets, beaucoup plus pesants, pour lui, que la pierre. Il abandonna cette entreprise, mit le livre sur sa poitrine, chaud, de cette chaleur vivante des livres. « Il y a beaucoup d'images, n'est-ce pas ? » — « Partout, chaque lettre a son image. » — « Il y a aussi le fouet, l'œil, et celui avec le ventre par derrière ? » — « Tout. C'est un bon syllabaire, un de cinq sous. »

Son champ était dans une vallée où il y avait la malaria. Mais il y avait aussi beaucoup d'eau pour irriguer le potager qui était une splendeur, vigoureux, râblé, lumineux. Tout autour croissaient le lentisque et le myrte avec ses fruits âpres et rouges au bon parfum amer. Le grenadier y mettait, en son temps, ce rouge qui allume les émerveillements secrets des jardins. Les ânes avaient un grand désir, en passant, de se jeter follement là-dedans, où le maïs était juteux et portait sur la panicule des fils crêpus comme les cheveux des poupées. Tapageuses, les femmes traversaient à gué le petit torrent qui emplissait la vallée d'une voix se confondant avec celle des peupliers légers. Là demeurait Ciro, et il n'y semblait plus un niais parce que, paysan né, il comprenait les plantes et la terre comme les mères comprennent les fils. Et là, assis à l'ombre d'un sorbier, ami de son enfance, il lisait. Passaient des vols bas d'oiseaux arrivés d'Afrique qui se posaient, las, entre les fourrés. Les faucons, plus haut, planaient. Le silence de la vallée était comme celui des cratères éteints qui, d'un moment à l'autre, peuvent éclater de grondements et sont un pressentiment continu du bruit.

Ciro lisait. Alors toutes les choses autour de lui s'animaient d'une vie neuve et plus subtile. Les voix perdues des femmes sur le torrent, les syllabes liquides de l'eau, tout lui était révélé comme aux oreilles d'un musicien qui cherche les tons de ce qu'il écoute. Et il était heureux comme s'il eût vu passer, en vingt et un signes, les grandes familles de choses et d'animaux, ainsi qu'à la création, choses et animaux liés par un destin commun, par une initiale, mystérieuse parenté. Et la foudre qui zigzague, image bizarre du Z tracée avec le feu sur les arbres punis par le ciel, et le serpent enchanté dans l'S sur la feuille blanche. Même les arbres qui, auparavant, lui semblaient des monstres étranges, les multitudes d'oliviers courant, tordus, par les pentes, les files de peupliers comme femmes qui vont, guindées, à la messe, et celle des chênes, sur la crête du mont, étaient des pèlerins portant les lettres de l'alphabet comme les anges portent les emblèmes de la passion. Un mystère vivant était caché sous la page blanche, comme sous un drap, et lui, déchirait lentement ce drap et ne savait pas ce qui lui serait révélé. Des races ignorées et des esprits évoqués ou réveillés y riaient tout bas, et l'écho de la sensualité infinie des signes clignait du haut des D morbides, gonflés, et des P au profil avide et au menton énorme. Il attendait de découvrir complètement ce monde qui était encore dans le livre, non comme une boîte de caractères typographiques, tel qu'il nous apparaît, mais le magasin de l'univers, un univers en cours de création; et sur les M aux flots en tempête voguaient ses pensées..

Nous avons un jardin à côté du sien — et je ne sais si ce fut par une innocente tromperie que mon père entretenait ses espérances d'aller soldat, afin qu'il donnât un coup d'œil plus attentif à la vigne et au verger sans gardien; ou bien était-ce seulement une promesse, de celle que l'on fait aux enfants qui parfois y trouvent un assouvissement. Un jour que nous étions allés avec l'âne cueillir des oranges, il vint à notre rencontre et il nous fit voir, avant tout, le livre qu'il avait recouvert d'un morceau de toile fleurie, de celle que les femmes emploient pour leurs corselets de fête. Il se mit immédiatement à

La Bretagne



Moulin dans l'île d'Ouessant



La pointe du Raz

Photos Germaine Krull



Pêcheur

Photo Germaine Krull



Douarnenez

Photo Variétés



Sur le marché à Quimper



Sur le quai à Douarnenez

Photos Germaine Krull



A l'intérieur de l'île d'Ouessant

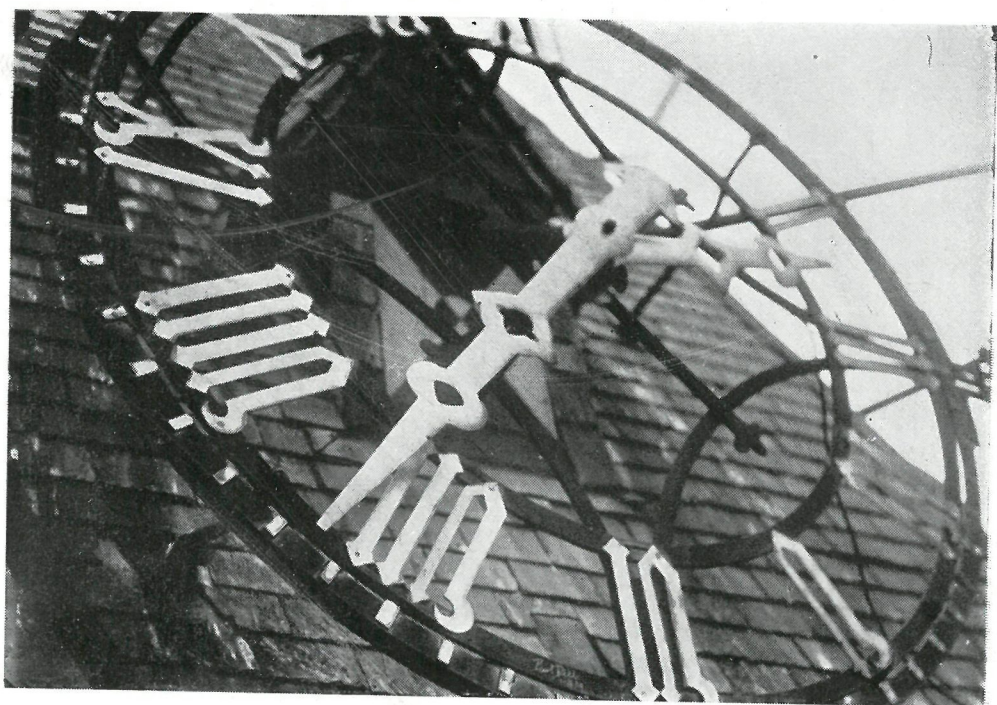
Photos Germaine Krull

L a F l a n d r e



Philippine, port perdu

Photos Germaine Krull
Damme, ferme des Templiers



L'horloge du Beffroi



Rue à Bruges

Photos Germaine Krull



Photos Germaine Krull
et toujours la dentellière



Damme encore...



Rivière flamande



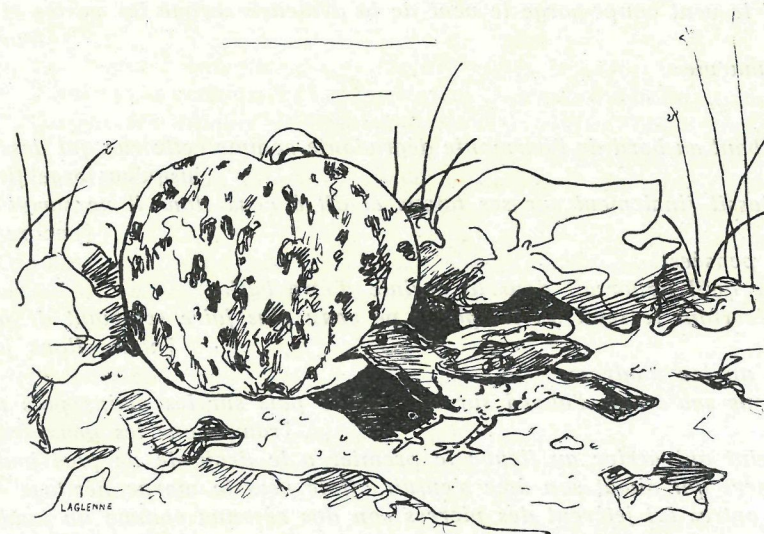
Le long du canal de Bruges à l'Ecluse

Photos Germaine Krull

épeler. Mais rien de ce qu'il disait n'était écrit dans le livre. Il avait adopté le système de Maître Castagna.

Voici de quelle façon: il lisait les lettres une à une, comme si chacune eût été un tableau en soi. Il ne nous cacha pas un certain **désap-**pointement de n'avoir pas réussi à trouver une signification à toute la page. « La pipe, la foudre, l'œil », lisait-il à haute voix, comme parlant en sursaut dans un rêve. Puis il m'invita à lire pour voir si je devinerais. Je regardai la page et dis: « C'est très simple. Ici on lit: l'âne est patient. » Il fut déconcerté: « Seulement? Oh non, non! Ce n'est pas possible. Qui ne sait pas ces choses-là? Quel besoin y a-t-il de les mettre dans les livres? Oh non! Si peu, si peu? » Mon père confirma la phrase. C'était cela et rien de plus. « Mais tu peux écrire les choses les plus difficiles et les plus belles. » Alors il ne comprit plus du tout. Il ferma le livre, déçu comme un ami trahi. Il nous suivit dans le jardin. Peut-être revoyait-il les choses autour de lui comme la vérité simple et sûre, la seule. Peut-être eut-il compassion de nous qui avions appris une chose si simple: lire, invention des hommes et non révélation de Dieu. Mais, avant de nous quitter, quand les deux corbeilles d'oranges furent chargées sur l'âne, il nous demanda en nous saluant: « Vous avez dit la vérité? Vous ne vouliez pas plaisanter? » Il s'assit au soleil hivernal qui entraînait dans la vallée comme à travers un cristal, et il ne savait plus que faire.

(Traduit de l'italien par Marie Humbert.)



Laglenne

LA LEVÉE DU CORPS

par

MONNY DE BOULLY

(Fragment)

A Dida de Mayo

Ainsi

Exposant son front aux vents de douze fois jour et nuit
Ce souffle stellaire qui faisait wou-wou-wou dans sa poitrine étroite alors
Il comprit être le présage de ta naissance
Enfant prédestiné qui commet son premier vol en rougissant jusqu'à la
[racine des cheveux]

La violant l'exaltant oh! comment exécuter
Cette histoire toute violence sang noir des rêves homicides
Minuscules soleils-lunes se brisant en fusées multicolores contre le ciel
[de ma tête]

Aurores boréales rampant quelque part sous terre
Dompteurs de nuées à la puissance des forts sur les faibles
Miroitements louches du poêle en faïence blonde où l'équinoxe gémit
[nuit et jour]

Ce poêle qui est aussi drap mortuaire
Mais halte! tu reconnais le génie de ton génie dans une bête bête te
[dominant]

Par la hauteur de son cri
Aïe! le vent coupe-gorge le vent de la démence secoue les portes et les
[fenêtres]

De ma vie

Titubant au bord de l'harmonie dégradante comme cette rue qui descend
[jusqu'au large fleuve]
Il s'assit finalement sur ses talons et dit à ceux dont il ne savait pas
[encore lire]

Les pensées
Ceux qu'il abhorrait dans la crainte d'être battu
« Désertons le seuil du temple je ne veux plus faire semblant de prier
[nous allons jouer]

« A un jeu d'adresse
« Nous sauterons d'abord sur une jambe puis sur les mains puis nous
[ramperons les yeux fermés]
« Celui qui arrive au fleuve le premier a le droit de ne plus jouer
Le seul qui aimât son âme s'enfuit affolé vers le morne héritage
Les autres lui jetèrent des pierres son dos résonna comme un tambour
Et le vent redoubla de fureur pour sécher en cristaux de sel ses larmes
[de fureur]

Longtemps après je ne sais quel avril de mélancolie impure
Le clair-de-lune dans la voix des femmes qui chanter le soir

Vainement berça son remords d'avoir lâchement fui devant les petits
[chasseurs de mouches]

Strates géologiques ces tranches de pain entre les doigts du Réel Géant
Rôle des astres angoissés au sein de la renaissante erreur
Et l'écho du chant des flammes comme le marin l'aurore comme la
[rosée les fleurs]

Ainsi souvent capta-t-il son image renversée dans des prunelles des
[vagabonds silencieux]

Des mystagogues qui savent la chair astrale des nombres premiers
Quand il résolut de faire des prodiges
Ce puissant parmi les plantes greffées à la chair parce que fils et père
[naturel]

De Dieu tonnerre de Dieu voilà l'aveu de l'imputrescibilité
Il s'agit encore de la corde que tu vis un jour nouée autour du pâle
[croissant lunaire]

Corde que le vent des hauteurs balançait au-dessus de ta tête et des
[cimes calcaires]

Mais tu ne dis plus « Je chanterai comme les oiseaux mâles: je me tairai
« Plus lourd que mon nombre
Quand il résolut de faire des prodiges dis-je

Il grimpa sur une estrade pareil aux autres charlatans de la foire
Et parla au public de Maison Zodiacale et de Demeure dans le Ciel que
[fouillaient]

Ses yeux pour y voir autre chose que des lumières et des nuages
Des lumières! assez! c'est un brasier
L'univers se décompose! il pue le cadavre vert et la verdure brûlée
Germe flasque

Oh! ne croyez point que je sois las de mimer le geste ancestral
Ces trombes ces remous ces cataractes ces courants vertigineux le fluide
Magnétique les limons transgangétiques les mucus iodés toutes les
[gouttes d'eau du fleuve]

Qui limitait avec son rivage de sables mouvants le domaine infantile
Ne suffiraient pas pour me faire perdre le sens de la perdition Sinon
[tant pis]

Le monde sera fonte dans ce poème chaste et douloureux
Comme la débâcle des glaces aux confins incertains des régions polaires

Cryptes oubliés par les fidèles où s'engrouffra un coup de vent bien avant
L'énorme cataclysme

Air irrespiré où ce beau collier de dents nacrées
Se dévore lui-même comme un estomac privé de nourriture
Eaux des extrêmes profondeurs maritimes que réplètent malgré la clarté
[les yeux des poissons crevés]

Et voici enfin la sentence devenue le douceâtre venin
Des langues des hommes

INOUIS ET INNOMBRABLES SONT LES ORAGES SUR LA MER
[HUMAINE]

La populace ne te prit pas pour un ordinaire faiseur de lieux-communs
 Les anges syphilitiques étaient prompts à verser leur sang
 Dans des rixes bestiales rythmées en de fades épopées
 Semblables à une paysanne urinant debout et soulevant ses jupes à la
 [première demande
 Ce n'étaient pourtant pas tes pieds meurtris par la poussée vers les
 [lointains
 Ni tes gestes carbonisés par les contacts immondes et les luttas sans
 [merci
 Ni la végétation sombre de ta poitrine suffocante
 Ni ton front de silex creusé par la préscience intransmissible des
 [déluges à venir
 Mais c'étaient oui les orages inouïs et innombrables sur la mer humaine
 Et les battements de ton cœur qui soulève ce corps assoiffé d'Eau
 [Miraculeuse

Par distraction par habitude il replongea dans la naturiture
 La raison l'abandonne tu l'as certainement trahie
 Ses promontoires disparaissent dans un minuit intérieur plus épais que
 [les brouillards du Nord
 Tu veux atteindre le ciel peu importe sa couleur mais le ciel
 Qui fout le camp comme ces heures dites d'oisiveté lorsque tu flaires
 [tes instincts incestueux
 Lorsque tu l'abats sur les masses de chair blanche au toucher et douce
 [à la vue
 Fatalement grosse ne perds donc pas pied
 De mystère sordide

Il a rêvé un aigle s'abattant sur sa nuque
 Signe de mort
 Il a rêvé des charbons ardents s'éteignant dans sa bouche
 Signe de mort
 Tu as rêvé boire du vin rouge
 Assis à côté de ton frère sur un talus près des rails de chemin de fer
 Ton frère s'est suicidé le lendemain au petit matin
 Coupé en trois par un train de marchandises

Au réveil bourbeux quand le soleil de la conscience darde sa première
 [écume
 Sur les citernes mémoriales desséchées par les vampires
 Il te reste le fixe désir de reprendre le chemin de retour qui mène au
 [rêve utérin
 De la récréation du monde ô récréations si souvent paralysées au signal
 [d'alarme
 La cour vide devant l'école caisse pleine d'enfants coupés en morceaux

Cette fois
 Le cache-cache derrière les tombes envahies par la mousse fut inter-
 [rompu

Par un ululement sinistre qui fendit la nuit de haut en bas comme la
 [foudre un arbre
 Les gamins élevés dans le mépris des superstitions et les contes de fées
 Ont
 Cette fois-ci
 Vu
 Un revenant
 Car la plainte émanait d'une femme accouchant sur une dalle délaissée
 Du vieux cimetière qui se trouve à l'orée de ta ville natale
 Et dorénavant tu crus indubitablement
 A tous les rêves qui élevèrent voûte par voûte cette gare formidable
 Où le même voyageur éperdu au dernier moment à chaque coup rate
 [son train
 O voyageur-fantôme qui vis le jour la nuit sur une tombe au pied de
 [laquelle sa mère l'abandonna
 Au sort des étoiles filantes qui peignent en cette saison la chevelure des
 [astres familiers
 Rien d'étonnant si le vent des éthers démembre la cohérence de ton
 [organisme
 Trop chétif pour la grande vocation des oiseleurs des sorciers des
 [hommes-théière
 Qui disposent leurs bras de manière à ce que l'un figure le cou et
 [l'autre l'anse
 Des hommes-verre des hommes-terre des avaleurs d'épingles et d'épées
 [de tous les fous
 De la grandeur et des longs chalands noirs qui glissent en cassant les
 [roseaux
 Cercueils de la civilisation le long des rives tristes
 Où tu ne joueras plus



Jean Lurçat

ENCORE TU M'AS QUITTÉ

par

FRANCIS ROSE

Encore tu m'as quitté encore encore encore comme un cri de joie
O mon amour
Mon long si long chemin
Je meurs en te tutoyant
Je tombe dans cette ivresse de terreur et de terre
Les chambres sont hantées de tortures
Ce ne sont que des crimes qui pendent des murs
Et toutes ces toiles si belles m'aveuglent par l'invisible

Et chaque lèvres crie et crie ton nom
O l'avenir
Tes voiles pénètrent chaque nerf chaque arbre des veines
Où parmi tous ces océans et ces forêts de mon corps
Tu navigues sur ce voilier
O voilier seul avec son capitaine
Il n'y a que des bouchons aux fleuves

Si tu étais là ce jour
Les drames des grands théâtres passeraient à cause de mes pas
Si tu étais là
Les coulisses seraient pleines d'assassins tous attendant de différents
[meurtres une différente femme]

Mais tu es parti
Et il n'y a qu'un assassin qui n'attend qu'un seul crime

Cet assassin est parti dans l'ombre
Il est agile
Silencieux il saute couteau aux mains
Il est immobile
Statue
Il est terrifié
Et se cache derrière les colonnes
Mais oui il est toujours là

Si tu étais là
Les terribles oiseaux ne frapperaient pas la nuit ne tueraient pas les
[enfants]

O si tu étais là
Le sang et non le vin coulerait de mes mains
O si tu étais là

Ce ne seraient pas les coups du clocher qui me feraient crier d'agonie
Ce seraient tes coups
Tes coups profonds dans l'âme tes coups de forgeron tes coups de
[gardien de prison]

Si tu étais là
Je serais ton prisonnier

Je ne suis pas une statue et je ne peux pas tenir debout car tu as pris
[mon piédestal]

Tu as lavé le beau marbre que j'ai teint
O si tu étais là
Le monde serait plein de bateaux de fleurs et de jeunes filles

Tu parlerais à l'eau
Les oiseaux mangeraient le soleil
La mer serait autre que bleue les palais autre que blancs
O si tu étais là

Je dormirais comme un marin sur ton épaule.



Frans Masereel

GOLLIGWOG

par

SACHER PURNAL

X

PROVERBES

Les cent Pas

Dans mon rêve n'ayant pour lointain qu'une feuille de tain ébréchée simulant le décor d'une ville de province fondue dans sa brume d'hiver, je passais toujours devant la devanture du marchand de corsets dont l'éclairage insolite, l'heure du couvre-feu étant sonnée depuis longtemps, me jetait dans un trouble qu'aucune pensée n'arrivait à dissiper jusqu'à ce que le réveil vînt mettre fin à ce manège décevant et pourtant plein de douceur.

Ces bustes étagés dans leur vapeur de soie rose faisait le plus gracieux effet et me suggérait des sentiments de la sorte la plus confuse dont le moins que je puisse dire est qu'ils m'entraînaient une région héroïque assez malaisée à aborder mais que je présageais avide d'amour. Il me plaisait de songer que ce haut spectacle défiait les crimes de la semaine et j'y voyais sans erreur l'illustration d'un mythe digne de figurer au nombre des plus beaux souvenirs du Paganisme. Mais aucun passant ne semblait prêter la moindre attention à la paroisse de mon rêve. Et s'il arrivait à quelqu'un de s'en approcher par hasard, c'était pour s'en écarter aussitôt avec comme le geste de s'essuyer la bouche d'une manière convenue. Au point que je ne savais plus le rôle que je jouais dans cette pièce de circonstance, si ce n'est celui d'un prisonnier voué à la détention perpétuelle et dont le travail consiste à déchirer en tous sens un très vieux journal et à en recoller ensuite soigneusement les morceaux jusqu'à la consommation des âges, — et infatigable.

L'Art de la Fugue

Ce fruit détaché de tout Continent, conquis sur la faim, et seul, ce fruit qui retarde sur chaque époque, et dont l'apparence défie l'usage, hors de toute parole, qu'aucune légende n'accompagne, ni corymbe ni courge, et qui brûle ma vitre en toute saison, et qui cache pourtant, sous l'intime laideur de son écorce, le secret de la vie.

Le baladin et son siècle

Chez le baladin, le champ viscéral présente une vigueur et une richesse qu'on ne trouve dans aucun autre système humain.

Il évolue sur un pendule dont le poids est un soleil noir de fumée. Il flambe et il tombe. Il ne tombe pas. Son horreur du vide se mesure à ces baisers qu'il décoche à la lumière visible de lui seul, à ces lourds proverbes qu'il conjugue tout bas suivant un rite immuable et qu'il s'adresse à lui-même comme à son grand double somptueux. Son corps ne l'habille même plus. Ce sont de longs ciseaux qu'il entr'ouvre avec un rire éclatant, et la prière qu'il érige par-dessus tout, sans qu'un seul mouvement de sa face n'en laisse choir la plus petite miette, relie les stations qui le conduisent sans tricher vers son éternel Imaginaire.

La belle Otarie

Ce n'est pas une révélation de dire que l'amour perd sa raison d'être. Comme dans ce conte à l'usage de la jeunesse que je lisais jadis sur la découverte de l'imprimerie, où l'on voit divers personnages de grand savoir livrés à l'humeur étrange d'une simple valise qu'on perd et qu'on retrouve à chaque détour du récit, tantôt vide, tantôt moins vide, et qui se dirige d'elle-même dans l'immense dédale des souterrains et des combles de la bonne ville de Mayence, jusqu'à ce qu'un jeune Chinois d'une beauté insigne et dont personne ne soupçonnait la présence vienne jeter une lueur d'espoir sur la tragédie à huit dimensions, pour quitter la scène presque aussitôt et revenir sous l'apparence même du Gutenberg... (Je n'ai jamais su la

fin de l'histoire, les derniers feuillets ayant été supprimés), — tout conspire ici à épaissir le mystère de la pire façon. Et pourtant, je le répète, l'amour ne survit plus que par contumace. Au fond, il a toujours été une sorte de contrebande de guerre. Mais bonsoir, et vive le règne de l'air salubre, — de la cime des arbres au ciel.

La Femme éternelle

Des bottines dont la tige s'étire dans un baillement vertigineux. Après des jours et des nuits d'ascension, mouvement d'horlogerie incomparable, s'épanouit le chignon bâti en nid d'aigle. Quantité d'insectes habitent ce réduit sans espérance. Voilà l'espallier qui prostitue le climat humain. Un léger bout d'ouate sèche aux barreaux de la cage.

Honneur et Malheur du nom

Rien que le bruissement continu du wagon à la persienne close d'où filtre ce relent de bouchon tiédi, si reposant en voyage, si l'on veut admettre qu'il crée le climat de bonne compagnie et de haute époque qui est la Poésie même. Dans son coin, un plaid sur les genoux, cet étranger de sang jaune, qui semble absorbé dans son sommeil studieux. Je constate qu'il lui manque une main, à en juger par le gant qu'il tient au-dessus de l'air à la façon d'une marmotte m'observant avec une obstination sournoise. Et je ne puis me défendre de songer à l'histoire possible de cette main absente, perdue sous le lustre de quelque immense table de jeu. Ce joueur qu'une force invincible empêche de quitter sa place, toute fortune défaite jusqu'au dernier yen, et qui dans le monde vitreux de sa folie, se donne la gageure de risquer sa main, chaque doigt valant tant et tant, et qui se lève enfin, le sort ayant prononcé, sans autre pensée que de s'acquitter envers les tiers. Ces sortes d'infortune ne souffrent aucun retard, la dette est d'honneur, et l'on paie sur le tambour aussi tranquillement qu'on accomplirait le premier besoin naturel.

O terrible réveil du plus absurde des hommes. Chanter ce sage.

Les fables de La Fontaine, par Chagall



Le bucheron et Mercure



Le lion et le chasseur



Le berger



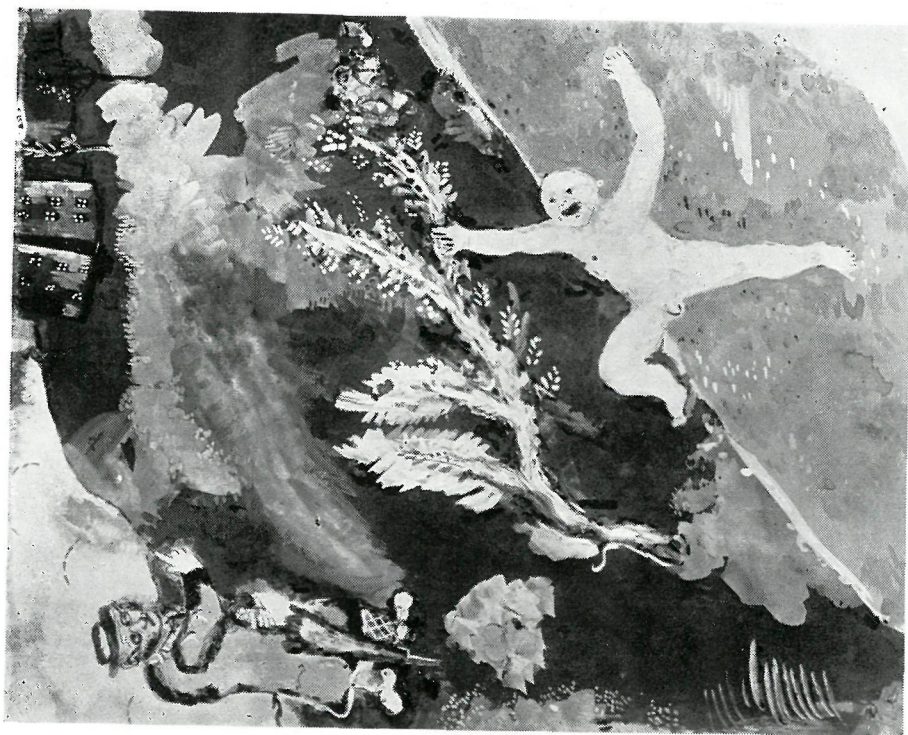
Le lion et le moucheron



L'œil du maître



Le loup devenu berger



L'enfant et le maître d'école



Le satyre et le passant

La Police recherche

Dans ce carrefour suburbain où l'asphalte végète entre des cactus vieux comme le monde, sous le flux incessant des météores de tout âge et le bétail léger des véhicules de tout choix, soudain... Soudain le son de cette voix qui vous touche l'oreille comme un caillot de sang tout frais, de cette-voix-de-bouche-en-bec-de-lièvre qui lance avec un accent inimitable la plus étonnante complainte qui puisse humilier le grand jour :

A-vez-vous-vu-mes-bas.

Certes la vie quotidienne ménage souvent de ces surprises au flâneur et je serais bien empêché pour ma part de trouver matière là-dedans à un apologue sérieux. Et la voix se perd avec le reste, comme la trace des pas quand la neige fond, et le monde entr'ouvert à l'aventure retourne à son ombre sans qu'aucune lueur ne nous renseigne davantage sur l'intervention de l'appel le plus curieux qui se puisse ouïr

A-vez-vous-vu-mes-bas.

L'Esprit de rébellion

La chaîne de vertèbres issue du foyer de la terre, rompue à toutes les ruses de la théologie, sinue lentement du ras des toits maigres et délabrés d'une bourgade perdue, mais que le peuple d'ici s'obstine à nommer Babel, par habitude millénaire. O Monstre. Il se claquemure, il se tait, à l'affût toujours de ce qui se passe alentour, dans ce mauvais ciel dont la couleur évoque le rouissage du lin et qu'un soleil pustuleux émarge plus ou moins suivant l'astrolabe. Tandis que le feu saute de place en place pour jouer. O Monstre encore. Il tient au bout de sa tête plate la rose des vents déchirée.

Mais qu'un seul éclair sillonne la nue, il redresse la crête d'un sursaut hargneux, comme sous une piqûre, comme pour conjurer une apparition qui serait toujours la même et néanmoins invincible.

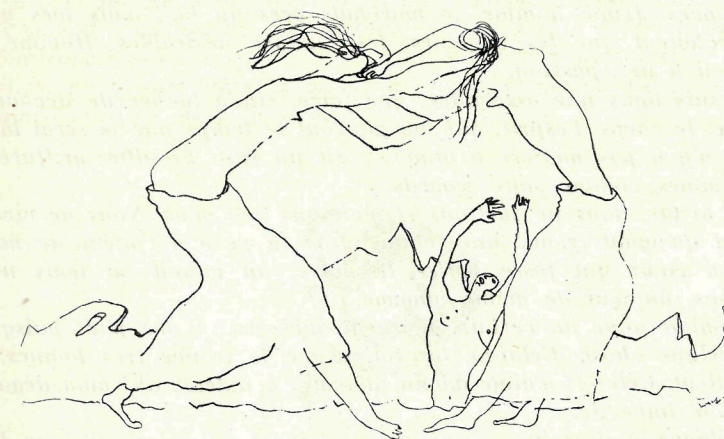
LES SOULIERS DE L'HOMME

C'est comme ces souliers qu'une longue habitude me condamne
à déposer devant la porte
Aussitôt ma corvée finie, et qu'il faut retrouver le lendemain
Et mettre et trainer, et mettre et trainer (bis) toujours [matin
La terrible odeur de cuir que l'assassin traîne et qui le
dénonce à ses traqueurs
Trainer jusqu'à ce que la semelle vous brûle la racine des che-
[veux
par les rues par les haies par les toits par les cigognes
par les pays impossibles qui tournent autour
d'une queue de vache
Durant des jours et des semaines ces grains de siècle
Et battre comme le fer tant qu'il est chaud
Et battre à tout rompre comme on bat le jaune d'œuf
dans la terrine
Battre en neige voilà ce n'est guère le moment de rire
Jusqu'à ce qu'on obtienne une vraie bolée de mousse
Si éblouissante qu'on ne peut plus même la regarder tant ça
tire l'œil de son orbite [vous
Et qu'on se trouve soustrait de la circulation
Hors du monde sans aucun papier à montrer
à la frontière
Résorbé fondu absolument hors d'atteinte et sûr de la chute
tout aussi bien
Battre au champ comme savent le faire les tambours quand
on salue la dépouille etc vous y êtes
Mais ici pas question de dépouille puisque je suis
translucide
La victoire enfin du spirituel sur les éléments les plus hideux
Sur les godasses qu'on ne me parle plus de godasses
ou je fais un malheur
Et maintenant qu'on baisse la persienne la farce est jouée.

APPROBATUR

.....
.....
.....
J'avoue que plus j'avance plus je me sens en peine de situer la
place de ma main
Dans cet Univers et vraiment aucun outil naturel n'est à sa
mesure
Singulier destin de chasseur que chaque foulée recule de sa
[proie
Bien à cheval sur son os depuis l'origine des saisons les plus
reculées
Pris jusqu'à l'étrier dans une architecture de ténèbres où la voix
ricoché de place en place
Sans parvenir à sortir du grand sale trou qui fait le
motif central de tout le bordel
Et qu'au moment où je m'apprête à laisser tomber ma
plume après avoir écrit fin
Un perce-oreilles tout luisant que je n'avais pas vu parmi
les étuis d'écorce
Traverse à petits pas en me souhaitant bonne nuit.

FIN



Jean Lurçat

AMOUR

par

HENRI VANDEPUTTE

La terre est grande (pour la fourmi humaine), et celui qui part s'y promener, sans but précis de retour, s'y perd, y perd lui-même. Sur la grand' route, loin de la case à soi, on n'est plus qu'une fourmi. Mais on est presque un personnage devant le papier de son mur, dont on connaît la nuance.

Vous avez vu ces tannières des paysans du Midi de la France, maisonnettes sans lumière où la table des repas est aussi nue que le carreau qui recouvre la terre. Les culs-terreux du temps de Louis XIV n'étaient pas plus mal logés. Eh bien notre étonnement est bête que des gens puissent vivre là contents. Pourvu qu'ils ne désirent pas, absurdement, autre chose, ils sont heureux comme tous les sages qui aiment ce qu'ils ont, et qui aiment ce qu'ils ont précisément parce que c'est ce qu'ils ont à eux. Aimer c'est choisir et posséder.

L'amour est la seule chaleur qui sinue à travers notre vie et, quand elle se retire de nous, on commence à froidir, mourir.

Tout le reste n'est qu'apparences, fichaises, ou encore moyens d'aimer.

Tu te lèves parce qu'il est l'heure, tu manges parce que l'estomac baille, tu réponds parce qu'on te parle, tu te défends parce qu'on t'attaque, tu fais des affaires pour payer à l'encaisseur, tu te soignes pour ne plus souffrir — parade, nécessités, attentes — attente du moment où tu pourras faire la seule chose qui t'intéresse, aimer ce que tu aimes.

Enfant, je commençais, le jour de la rentrée des classes, à attendre les vacances. Jeune homme, je marchais vers un but, mais mes yeux ne cherchaient que les couleurs, les femmes désirables. Homme, je m'ennouai à une passion.

Si je suis dans une assemblée, que faire, sinon tâcher de découvrir le visage, le corps, l'esprit, qui me plairont le temps que je serai là?

Où il n'y a pas matière à aimer, c'est un film brouillé, griffuré et nous sommes comme sans regards.

Toute la vie, nous ne guettons et n'aimons que nous. Nous ne vivons vraiment qu'ayant trouvé une femme dont la peau a l'odeur de notre désir, un cœur qui fasse battre le nôtre, un enfant où nous nous retrouvons, un ami de même langage.

Cet homme aime un certain genre de tableaux; il me plaît puisqu'il aime quelque chose. Celui-là, les toiles que je trouve très bonnes; il est excellent. Celui-ci n'aime aucun tableau: o fadeur, oh! mon dégoût! inutilisable imbécile.

Je mélange à dessein ce qui nous plaît et ce qu'on dit que l'on adore, parce que c'est absolument kif-kif. Aimer — un livre, un arôme

de table, un rêve de Chopin, une sauce, un paysage, une très-chère femme — aimer c'est cela: le cerveau s'excite, les papilles aspirent, le viscère-cœur fait sentir son rythme — et l'on a le quelque chose de plus qui est le bonheur.

Aimer, de toutes les habitudes la préférée! T'a-t-on assez trainé dans toutes les acceptions, dans les chansons à boire, les music-halls, dans les plus vils coups de chair, dans les sentimentalités qui écœurent — Amour — qui commences comme on soupire, comme on admire, qui rimes à jour et t'épanouis en lumière plénière... T'a-t-on assez sali: tu brilles toujours! L'homme de la rue, la femme qui rêve dans l'ombre, le jeune homme explosant, le vieillard cherchant appui, ils ne croient plus à rien — ni église, ni Etat, ni science, ni journaux, ni père, ni mère, ni eux-mêmes — mais la foi leur reste en l'amour qu'il suffit qu'on ait pour que tout soit redoré.

Aimer, c'est bon, bien sûr, comme il est agréable de donner; être aimé est caresse constante, présent inattendu; mais ce n'est pas comme cela que j'entends le problème; c'est aimer-être-aimé qui importe; posséder qui se donne, donner à qui désire; sucer le sang du fruit mûr, manger à l'instant de la faim vorace; un échange intergénéreux, deux êtres qui mutuellement s'augmentent, se complètent, cherchent ensemble et atteignent une crise de joie, l'éclatement du bouquet d'artifice dont il sort tout le temps des fleurs de feu, des points d'exclamation.

Amour = bonheur. Toucher à ce qui est assez beau pour être rêvé. Malheureux = sans amour. Devenu si intéressant, ou si mauvais bougre, que l'être au plus grand cœur lui-même, le chien, ne puisse désirer l'attouchement de votre main. Si éteint ou si dévoyé que vous n'aimiez plus personne ni rien — mais il n'est pas de vivant comme ça, car arrivé à ce degré on se laisse couler.

Mieux qu'une habitude, l'amour; un entraînement en crescendo perpétuel. L'amour apprend à aimer. Le baiser appelle un plus chaud baiser, qui fasse vibrer, vibrer davantage, plus encore. Et quand l'étreinte, physique ou spirituelle, s'étant épanouie, retombe, c'est dans le paradis du souvenir de cette étreinte même, duquel sort un désir plus savant d'un amour plus grand, entrevu sur le sommet, une excitation supérieure, pressentie à la pointe extrême des nerfs.

Vivre c'est apprendre à aimer et nous serons vieux quand nous commencerons à désapprendre.



POESIE ET AUTRES LIEUX
ESCLAVE DE VOS CHARMES

par

JACQUES RECE

C'est le manque et la lacune qui sont créés.

André Breton. Paul Eluard.

André Breton et Paul Eluard ont mis au point, dans le dernier numéro de *La Révolution Surréaliste*, quelques aspects de la poésie. Dans un domaine où plus que jamais à tort la critique réserve à la forme une importance générale (1), la forme du sujet cède ici aux objets qui l'occupent ses vaines inquiétudes architecturales dont on s'était, avec un remarquable aveuglement, toujours soucie jusqu'à présent pour elle. Par le plus simple des escamotages, forme pour forme, l'apparence dérisoire d'un poème prend, dans la façon dont ses éléments sont dénudés, le tour menaçant que son exposé s'était toujours refusé d'avoir. C'est dire combien je goûte le *style* que Breton et Eluard ont donné à leurs notes.

La question de la forme poétique est heureusement posée à nouveau mais de la meilleure manière, celle de sa résolution à priori dans l'inutilité : dès lors l'œil le plus indifférent à tout ce qui n'est pas dynamique ne pourra plus ignorer ce que doit entendre une oreille qui n'a cure de tout ce qui n'est pas spatial. Synthèse de lyrisme statique et de poésie désordonnée, l'image se révèle telle qu'elle est enfin dans sa dure et belle nécessité de scandale instantané et de réalité première. Mais l'inutilité d'une forme à priori est proche de son utilité à posteriori et si Breton et Eluard ne semblent pas tout au moins en tenir compte c'est que, résolue, la question de l'inutilité à priori d'une forme suppose cette affirmation admise au préalable, même inconsciemment. S'il pouvait en être autrement le *fond* du poème serait ruiné d'avance chez un lec-

(1) Par exemple, M^r P. Guegen, poète didactique qui, dans *Les Nouvelles Littéraires*, nous dégoise hebdomadairement, avec la plus imbécile des ironies, ses remarques « paternelles » aux jeunes confrères dont on lui *soumet* les œuvres. D'ailleurs, à en croire M^r Jean Cassou, « le bon capitaine breton », le « subtil théoricien », l'auteur des *Jeux Cosmiques*, est le plus « roué, le plus avisé, le plus lestement rompu à l'art de flairer le vers (?) viable, sainement constitué, droit sur ses pieds, et le vers vif-argent, qui coule de bonne source, et le vers aux flexions délectables qui comble à la fois l'âme et le palais et offre aux narines délicates la fraîcheur d'une inspiration toute matinale ». (*Nouvelles Littéraires* du 11 janvier 1930.) Il paraît que M^r P. Guegen se plaît à conter dans ses *Jeux Cosmiques*, les mœurs et les amours de l'anguille. Tout s'explique. Plus roué en « poésie » qu'en orthographe, M^r P. Guegen a confondu ver et vers et par une constance dans l'erreur véritablement merveilleuse, il croit tout de bon flairer le ver viable, sainement constitué, qui comble à la fois l'âme et le palais et offre aux narines délicates, etc., etc. Plus de doute à ce sujet, M^r P. Guegen est le poisson de la poésie; aussi est-il temps que je le pêche à la ligne.

teur auquel nulle liberté n'est laissée (2). J'ai dit dans le dernier numéro de *Variétés* que la poésie extériorisée à sa source dans la paraphrase intérieure du sujet. Il serait peut-être plus exact de dire que l'extériorisation de la poésie latente chez chacun de nous enfante chez l'acteur ou le spectateur (3) qui la met à l'épreuve une poésie indirecte et celle-ci, riche en oubliettes et en trappes, si l'on a soin de n'y prendre garde, nous mène de *plain-pied* dans un royaume de surprises où jusqu'au mot de surprise suffit à tuer ce à quoi il doit la vie. Ainsi m'est-il loisible de parler de seconde forme, de forme à posteriori et loin d'opposer celle-ci au fond, je m'efforce, au contraire, de ne pas confondre le rayon réfracté avec le miroir qui le réfracte.

Le caractère strictement affectif de ce phénomène, l'ostracisme, le sans-recours contre l'événement dont il nous frappe font du probable et de l'improbable une entité apparemment étrange d'où la notion du contraire est enfin bannie. J'avoue que c'est dans ces lieux poétiques que j'aime surtout à me promener; l'analogie de la forme à posteriori d'un poème avec toutes les formes du rêve ne contribue pas pour peu à cette préférence.

Prendre forme, voici une expression qui cherchait à s'égarer dans les sentiers battus de l'habitude se restituer son véritable sens dans ses véritables domaines; prendre forme, voici sortir du néant poétique, voici se dégager du travail asservissant toutes les qualités du possible et de l'impossible avec tout ce que ces angles complémentaires comportent de prévu par le hasard et d'imprévu par la fatalité : car déjouer la fatalité et aider le hasard demeurent pour moi en poésie les seules activités nécessaires, les rêves qui m'occupent sont là pour me l'enseigner.

Ce n'est pas délibérément que je parle de néant poétique. Car, poussé par je ne sais quel souci égocentrique de dégradation perpétuelle de l'énergie mais aussi par je ne sais quel dégoût de l'explication la plus arbitraire soit-elle des origines et des fins de tout ce qui, de ne pas être moi, ne peut se concevoir, j'en viens à croire (et j'emploie ce mot dans son sens le plus pauvre) que seul « ce qui n'est pas » peut faire de moi ce que je suis, c'est-à-dire *quelque chose* dont il me plaît que les bornes ne soient pas établies par un autrui inexistant ni la destinée physiologiquement acceptable. Il n'y a rien, donc je suis, et avec moi le lieu problématique de la poésie certaine.

Ce qui s'élabore lors de la réalisation d'un poème se produit aussi, mais à rebours, lors de sa compréhension dans la mesure où cette compréhension est révélée et pour autant qu'elle se révèle sensorielle, vierge des vains efforts de l'intellect. Ainsi le fond d'un poème retourne à son point de départ; du néant au néant il voyage selon les caprices de la forme, de cette seule forme dont on puisse dire des apparences et des charmes qu'ils doivent au fond les aventures essentielles qui l'asser-

(2) Je ne me fais aucune illusion sur la fin d'un poème; la défaite est certaine. Mais encore faut-il que cette « débacle de l'intellect » soit « un sauf-qui-peut solennel et probant ». A cet égard je suis complètement d'accord avec Breton et Eluard.

(3) ...qui en somme ne réagissent que d'une seule et même façon. (Identité des contraires dans une certaine activité.)

vissent. Et ce voyage, bandeau aux yeux et la main dans la main, au dépens des images qui l'emmènent sans qu'il s'en aperçoive, reconduit ce « vent de l'esprit » dans le sommeil de l'absolu, dans les grandes caves de la nuit qu'il avait fuie pour la lumière qu'il n'a pas vue. Je rêve.

L'inutilité de la forme, l'échec « quoiqu'il advienne » de toutes les tentatives du fond, le bel aliment pour l'écho subversif d'un poème ! D'onde en onde, d'image en image, le cri du *sans espoir* ébranle les schistes des lagunes et les cartons non moins réels des décors que l'homme leur impose. Et sur ce théâtre impassible, troublant un instant les stupides préoccupations du juste et de l'injuste, les sables infernaux..., les vents qui les réveillent..., les vents qui les emportent..., l'argile..., le carton-pâte...

...Quand les chaînes du silence ont réduit les éléments (la belle tempête que cela fit !), un œil dans les coulisses aveugles contemple acteurs, spectateurs et décors... Inutile d'ajouter qu'ils sont restés étrangers à cette aventure.



Ramah

LE « GRAND PEINTRE »

par

PIERRE COURTHION

Nous voyons trop de choses à la fois: c'est le bon moyen de ne rien apprendre. Que peuvent valoir ces promenades à travers les époques, que nous faisons avec la désinvolture des touristes de l'agence Cook (photographie au pied des Pyramides, un dimanche en Grèce, une semaine de Renaissance et, pour finir, les cathédrales de France, à raison de trois par jour)? C'est d'amour que nous manquons. L'amour, c'est un choix, une restriction, une dévotion à un sentiment au détriment d'un autre.

Qui nous donnera le *Manuel du parfait artiste-peintre*, à l'usage des fils de famille?

Si vous n'avez pas assez d'argent pour devenir banquier, un conseil:

FAITES DE LA PEINTURE

1° A 18 ans, petit stage à l'Ecole des Beaux-Arts ou chez M. Maurice Denis;

2° Six ans de Montparnasse (*Rotonde*, 1 an; *Dôme*, 5 ans), afin de connaître des gens et de réunir quelques acheteurs en vue de votre première exposition;

3° Première exposition (dans une boutique de la rive gauche);

4° Achat d'une automobile et mariage;

5° Seconde exposition (dans une galerie de la rive droite).

Conseil: peindre le plus possible pour gagner le plus possible.

Nota bene: Le « grand peintre », l'enfant chéri du public parisien aura toujours quelques financiers dans sa manche. Son œuvre sera cotée à la Bourse, au même titre que le Rio et le Suez. Il sera mondain avec une barbe et des allures un peu rudes, et s'efforcera de justifier les exclamations suivantes: « Qu'il est drôle, qu'il est amusant! » A la porte de son atelier, on fera queue, comme au théâtre. Le « grand peintre » engagera à son service un groom habillé d'écarlate, nègre de préférence, auquel les visiteurs remettront chapeaux, manteaux et parapluies. Le maître recevra en chandail (un vieux chandail avec des trous aux coudes et des taches de couleurs). Il (le maître) prendra soin de peindre des femmes nues, qui ressemblent aux danseuses, aux poétesses et aux championnes à la mode pour que ses hôtes les reconnaissent et se disent à l'oreille: « Vous savez, c'est elle, c'est la Poto-katoff, qui danse à l'Opéra et là, à côté, c'est l'auteur des *Inassouvies*. » Puis, les discussions iront leur train pendant le thé:

— Ah, vous étiez à Biarritz! Moi je suis allée à Evian.

— A Evian? quelle idée!

— Lorsque mon mari a perdu cinq cent mille francs à Deauville, figurez-vous...

Plages, plages à la mode.

— ... J'y étais, dira le « grand peintre ». J'ai fait le portrait de la Comtesse de Noailles; à propos, vous savez qu'elle fait de la peinture, des fleurs...

Que faire d'un art qui n'est que jeu (et encore: jeu sans rire, jeu de patience), de cette succession d'harmonies où le pathétique ne joue pas sa mélodie, de ces poèmes où les syllabes s'entrechoquent drôlement, de ces peintures dont la substance n'est réchauffée par aucun accent?

Images.

Images d'aujourd'hui, nées de ce besoin d'évasion qui est en nous, à certaines heures, pressant comme un alcool. Cartes postales de pays jamais vus, féeries mécaniques, jouets d'enfants, démesurément agrandis. Vous n'êtes que le désir de l'évasion, vous n'avez ni le goût des nèfles, ni le sucré d'Arabie, ni le parfum des sphères convoitées. Peintures incomplètes, je ne suis pas rassasié lorsque je prends possession de vos surfaces; vous ne me transportez pas dans ces contrées situées au-dessus des autres; vous êtes trop rapidement contemplées.

Cette attente devant Picasso de quelque chose d'immense qui ne vient pas, qui n'est pas encore venu, de la vie sous ses doigts finalement recréée dans son apparence universelle.

Jamais Picasso ne s'abandonne. Il s'obstine à fuir la mélodie. Stravinsky a compris que le *Sacre* n'était pas à refaire. Picasso refait son *Sacre* tous les jours; reprenant ses anciens jeux, il s'efforce de camoufler tout ce qu'il crée de frémissant, de spontané, de banal.

Le prodigieux esthéticien se meurt de l'éclectisme qu'il a communiqué comme une fièvre à sa génération. Conscient de sa maladie, il essaie encore de la combattre. Quoi, il se met au vert? Au contraire: il fait un effort intense et sort de son laboratoire des œuvres froides, froides, froides...

Et c'est de passion que nous avons besoin.

Philosophe sans foi d'une cause perdue, le Malagaine, héritier des arabesques compliquées, n'est plus qu'un grand chantier d'expériences.

« On nous a fait rater un génie », s'écrient les jeunes peintres.

Saint Picasso.

Pourtant il résiste. Il tient bon. Aux cris de la Bourse, il ne prête qu'une oreille distraite. Il reste noble. Mais pourquoi n'émeut-il jamais, presque jamais? Nous sommes las des joueurs d'haltères, des prestidigitateurs et des peintres astronomes.

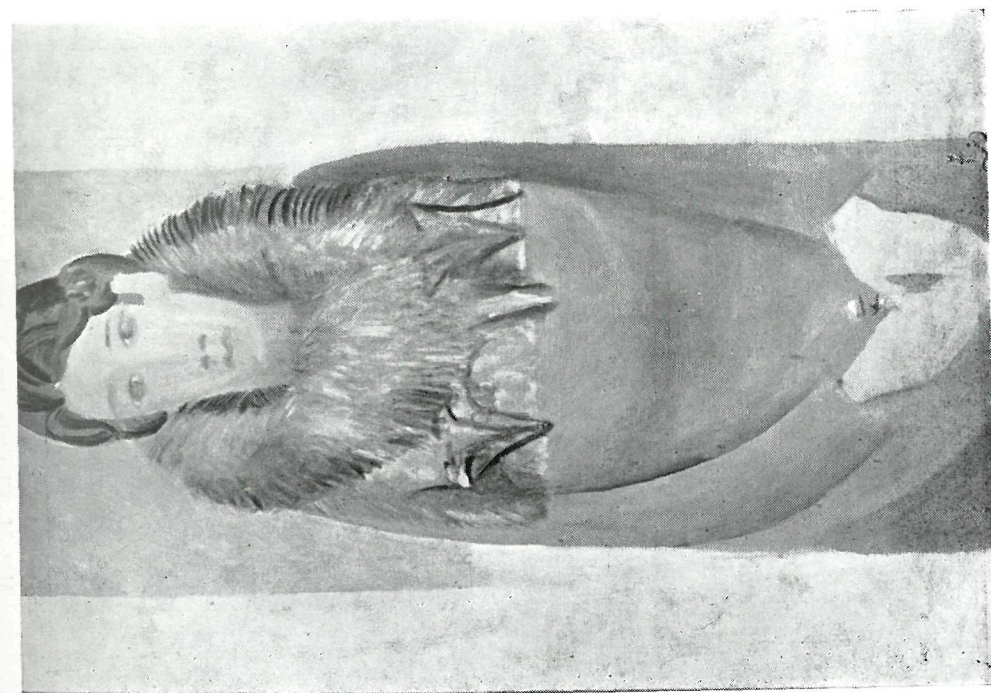
Il n'a pas osé monter, de peur qu'un autre prit sa place à l'extrême poste de ce qui aura été l'avant-garde. Il est général et il veut se faire tuer tous les jours.

Plasticiens d'aujourd'hui, vous êtes plus théoriciens que créateurs de formes. Vous pensez beaucoup, mais vous exprimez peu. Vous nous

Portraits de famille



M^{me} P. Picasso, par Picasso (1923)



M^{me} A. Derain, par Derain (1913)
Galerie Pierre



M^{me} M. Chagall, par Chagall (1917)



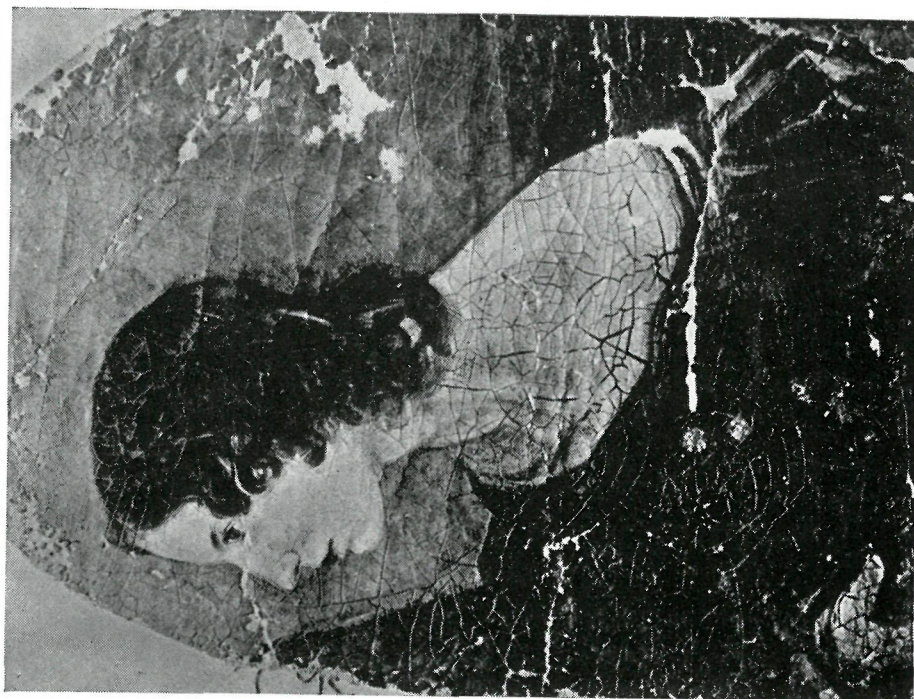
Renée Sintenis, par elle-même



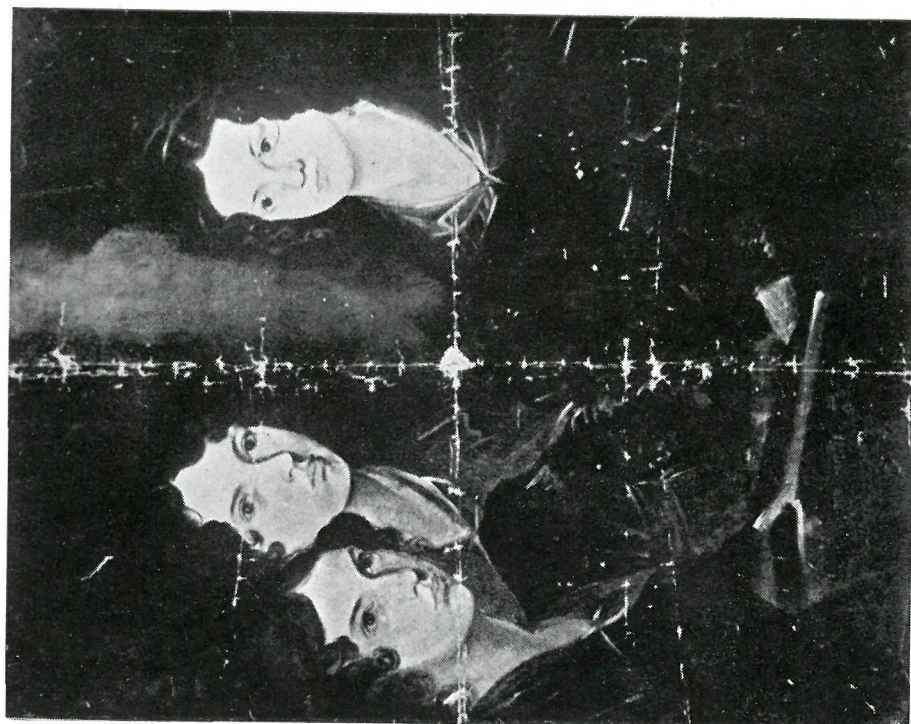
M^{me} R. Dufy, par Raoul Dufy (1914)



Permeke : Portrait de la mère de l'artiste (1912)



...et Emily Brontë, peintes par leur frère Branwell



Les sœurs Anne, Emily, Charlotte Brontë

ouvrez des horizons sur la musique des formes et nous sommes pris dans le jeu savant de vos recherches.

Quand vous ne serez plus là pour expliquer vos intentions, quand vous serez jugés selon vos œuvres, quel souvenir laisserez-vous ?

Picasso, Kandinsky et les autres ?

Quelques croquis laissés au tableau noir illustreront certaines phases de votre évolution, élément d'un grand cours d'esthétique.

Car ils casseront un jour, ces fils que nous tenons et qui rattachent l'une à l'autre vos œuvres.

Nous avons vécu une époque de recherches abstraites, où les possibilités de l'art s'ouvraient à l'infini. C'est triste à dire, mais après le passage de Picasso, le cubisme demeure une terre inconnue, un sommet toujours blanc. Ce qui devait se développer en profondeur s'est étalé en surface et ce furent ces arabesques décoratives, cette géométrie inhumaine.

« On nous a fait rater un génie » ! Nous sommes d'autant plus tristes que ce génie tombe d'une certaine hauteur.

— Et maintenant, me dit Lucien Colle, voyez les autres, les « bons peintres ».

Nous étions boulevard Raspail, près du café de la *Rotonde*. L'autobus déversa sur la chaussée une nuée de jeunes Américains armés de portefeuilles à dessin. Un homme coiffé à la Murillo, habillé de futaine noire se précipitait chez un marchand de couleurs. Un peu plus loin des potaches échappés d'un atelier de croquis, de « Colarossi » ou de la « Grande Chaumière », brandissaient des reproductions de Braque et de Matisse. Un orphelinat occupait le trottoir d'en face, jeunes filles bleues aux tabliers uniformes, aux chapeaux ronds (elles portaient une boîte de couleurs en bandoulière). Un vieillard à la face ravagée, enfui de quelque pays balkanique se promenait nu tête avec un sourire béat, heureux d'être à Paris et de faire de la peinture. Des voitures passaient, chargées de cadres, de châssis, de toiles à destination du Salon d'Automne.

De tous côtés ils arrivaient.

— Parmi eux, me dit Lucien Colle, se recrutent les « bons peintres », ceux qui travaillent la matière avec modestie. Ils ne cherchent pas à faire concurrence aux archaïques ou aux primitifs : ils n'en auraient pas les biceps, mais ils sont légions et, pour la plupart, peignent sans être peintres...

Sous les étendards de Cézanne, de Gauguin, de Courbet je voyais passer toute une procession de « bons peintres » ; les derniers de cette longue et monotone théorie soutenaient un buste de Corot en papier mâché.

— ... Les « bons peintres », poursuivait Lucien Colle, ont voulu combattre l'imagination, ne rien laisser paraître d'imprévu, bannir ces sensations que nous ressentons à certaines heures de la journée quand nous retrouvons une couleur, une odeur, un son qui éveille en nous une

gamme de choses oubliées. Ils s'efforcèrent de voir en Cézanne un épais tâcheron de la famille des petits employés français de sous-préfecture. Ils essayèrent de rétablir cette poétique sommaire que nous passons aux Bolonais parce que les Bolonais étaient des virtuoses, des charcutiers sans pareils. Mais eux, poursuivait Colle, le menton méprisant, eux, bloqués par l'ignorance, ils sont incapables de concevoir autre chose que les bons sentiments bien bêtes que l'intelligence ni la passion ne viennent approfondir.

Colle a raison. Combien j'en connais de ces « bons peintres » qui font toute l'année le même paysage sur lequel s'ouvre leur fenêtre. L'art leur paraît un phénomène très concevable, une pièce d'artisanat où tout peut être démonté. Ils imitent l'eau, la terre, le ciel sans ajouter aucun souvenir à la chose peinte; ils font et refont, cherchant des transparences. Ils pensent que *cela viendra*, comme cela, sans intervention mystérieuse. Ils ne se sont pas demandé par quel sortilège la *Vue de Delft* de Vermeer, cette chose copiée, parvenait à nous ravir!

Millivoy fait du portrait en série, Jocondin peint en sifflant des bouquets dans des vases, Nortfert s'est taillé une réputation dans les « œufs » et les « artichauts »; Lourd se passionne pour les roues, les machines, les locomotives (il peint depuis sept ans un ventilateur, espérant qu'un jour il se mettra à tourner). Tous sont esclaves de l'objet. *Ils ne voient pas la lumière*. Et chaque année, suivant l'époque, ils recommencent à presser leurs tubes. Il leur faut tous les joujoux dont les vrais peintres se passent : des couleurs de Saint Cucufa, des palettes compliquées, des chevalets à parasols et de grands ateliers où l'on pourrait loger la statue de la *Liberté*.

Et les tableaux? L'arbre en fleurs, sucré comme du berlingot, l'épi décoratif, majestueux, phallique, la pomme acide et à cidre, enfin la neige, image de classe dont le *Lehrbuch der Deutschen Sprache*, petit prélude à l'*Hiver* de Bruegel.

Pauvre ballet des quatre saisons!

Petits bourgeois français, professeurs allemands, bohèmes yougoslaves, ils cherchent ce qu'ils appellent la *qualité*. « Qualité, s'il vous plaît? » Tous font la même peinture. Et les sculpteurs qui n'osent pas, ceux qui tournent bêtement autour de leur navet, modelant par-ci, donnant par-là un coup de pince, attendant que la lumière, suprême artiste dise: ne bougeons plus!

Ils se sont enrôlés dans le *métier* où ils travaillent, à l'heure, comme les violonistes des cinémas. Ils ont des débuts acceptables et puis, tout à coup, vlan: le cran d'arrêt. Ils se demandent d'où cela peut venir, reprennent les pinceaux avec rage et s'acharnent de nouveau sur le paysage (*Vue de ma fenêtre*). Ils ne pensent pas que c'est de voir qu'ils ont besoin, de voir beaucoup de choses, d'aimer, de se passionner, de souffrir.

Et l'autre catégorie de ces petits peintres, plus pauvre encore que la première, celle des farceurs, nés pour bâcler des Espagnoles de cartes postales et des dessus de boîtes à poudre!

Pourquoi tant d'amateurs, tant d'ennuyés, tant de commis de bureaux, tant d'inutiles, se délassent-ils en peignant? Ils entrent dans l'atelier et y vont de leur petite toile comme dans la chanson :

On fait une petite belotte

Et puis ça va...

L'art n'est pas un orgueil à satisfaire, mais le sang d'une blessure toujours ouverte. L'art est fermé mais, dans ses limites, il doit évoquer quelque chose d'infini.

Nous vivons sur la mort, nous roulons sur la mort, nous passons dessus à toute vitesse, avec une insouciance pleine de rires.

Nous pourrions faire un peu moins d'histoires avec notre machine cérébrale, avec notre petite vanité, avec notre petite vérité et nous humilier un peu plus devant ce qui nous dépasse, au lieu de montrer des gueules de cabotins qui s'émerveillent de leur jeu.

C'est la foi qui manque.

Les douteurs n'ont pas le temps d'aimer.



Ramah

CHRONIQUE DES DISQUES

par

FRANZ HELLENS

Avec le *Sacre du Printemps*, que vient de lancer Columbia, se termine l'enregistrement du premier cycle des œuvres de Strawinsky, de celles qui forment la période qu'on a appelée, improprement du reste, « impressionniste ». Ce cycle comprend *Petrouchka*, *L'Oiseau de feu* et le *Sacre*: tous ces enregistrements ont été réalisés sous la direction de l'auteur. L'enregistrement sur disque du *Sacre* est, inconstamment, l'opération la plus réussie dans ce domaine; elle était aussi la plus périlleuse. Qu'on songe à la complication de cette écriture symphonique, où l'on trouve parfois plusieurs tons superposés; aux subtilités de l'orchestration, à la variété des rythmes, à la puissance de certains ensembles; il fallait, pour que le disque ne perdît rien de tout cela, un déploiement prodigieux de soins de toutes sortes, une attention soutenue, et une volonté de fer. Strawinsky a réussi à triompher de toutes les difficultés. Il est intéressant de citer les lignes écrites par l'auteur sur le résultat de ses efforts. « Je suis heureux de constater, dit-il, que le *Sacre du Printemps*, que Columbia vient d'enregistrer sous ma direction, est un vrai chef-d'œuvre de réalisation phonographique. Je précise: la substance dynamique (qui est le jeu des valeurs et non l'intensité du son) ainsi que le côté « timbre » du *Sacre*, est rendu par ces nouveaux disques d'une façon on ne peut plus évidente. C'est un modèle d'enregistrement phonographique qui rend un vrai service à tous ceux qui voudraient connaître la tradition de l'exécution (non de l'interprétation) de mon œuvre. » Je n'ai cité cette appréciation que pour faire connaître au lecteur le sens de la méthode d'exécution et d'enregistrement inaugurée par le grand compositeur russe. (D. 15123-17)

Souhaitons que Columbia, persévérant dans son effort, nous permette d'entendre dans la suite d'autres enregistrements de Strawinsky, ceux de ses œuvres les plus caractéristiques: *Pulcinella* — dans sa version intégrale —, *Les Noces*, et tant de petits chefs-d'œuvre pour orchestre réduit.

Stokowsky et son admirable orchestre philharmonique de Philadelphie poursuit la série triomphale de ses enregistrements en nous donnant aujourd'hui l'une des œuvres les plus caractéristiques de la musique russe moderne: *La Grande Pâques russe*, de Rimsky-Korsakoff. Après tant de remarquables enregistrements, ces deux disques sont de taille à nous étonner encore, par leur réussite technique de tout premier ordre. *La Grande Pâques russe* est bâtie toute entière sur deux thèmes, l'un religieux et l'autre profane, dont le compositeur a su tirer le meilleur parti. La mélodie très russe de cette œuvre de grand style, tour à tour calme ou fouguese, et qui marque les pulsations de

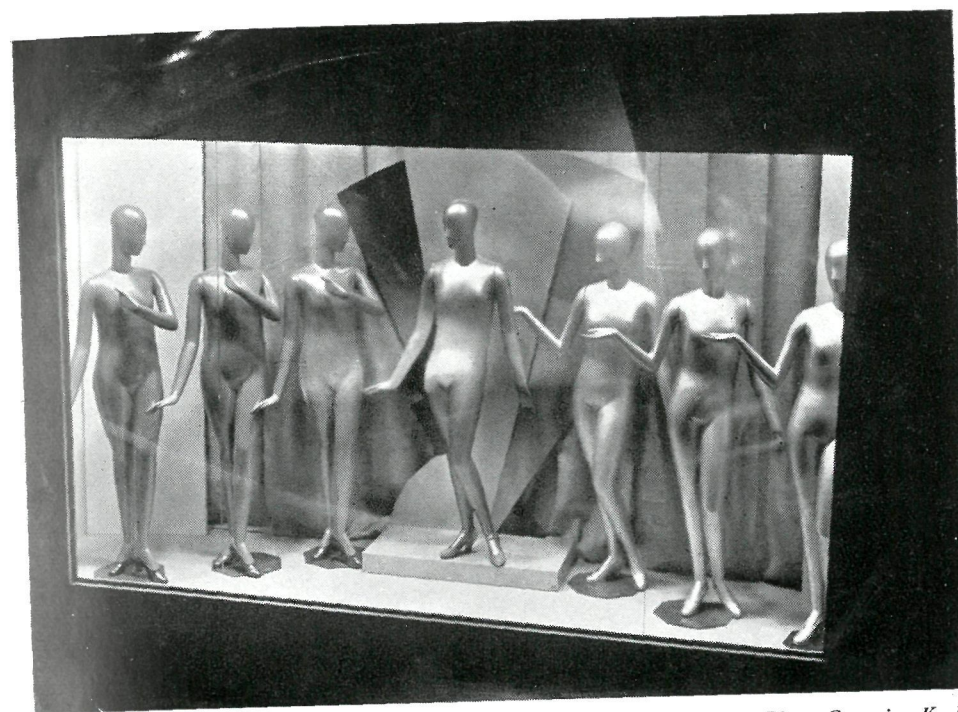


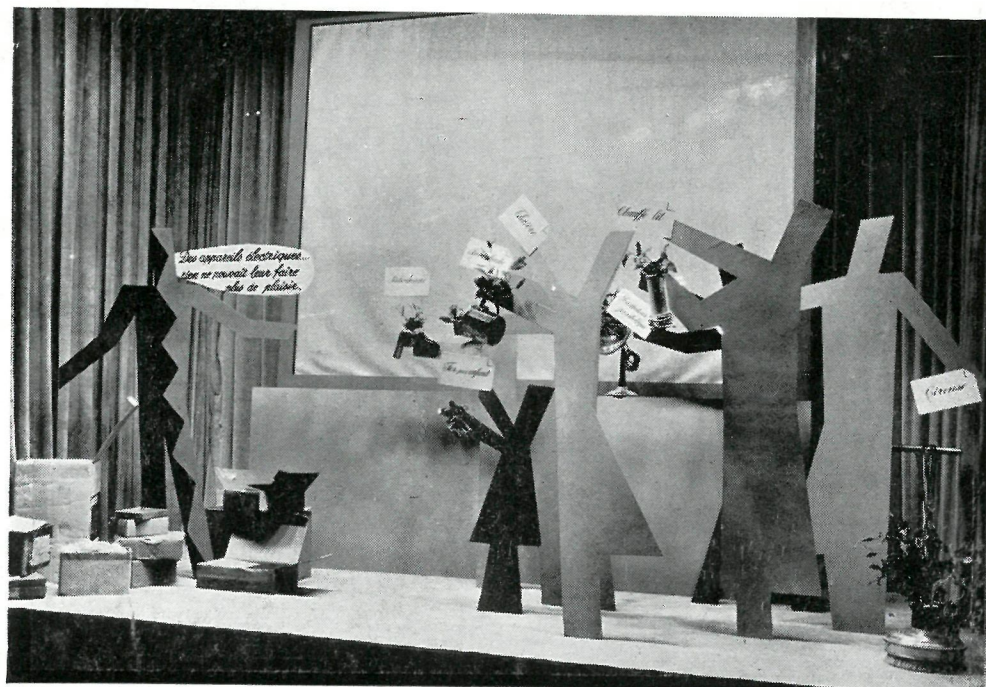
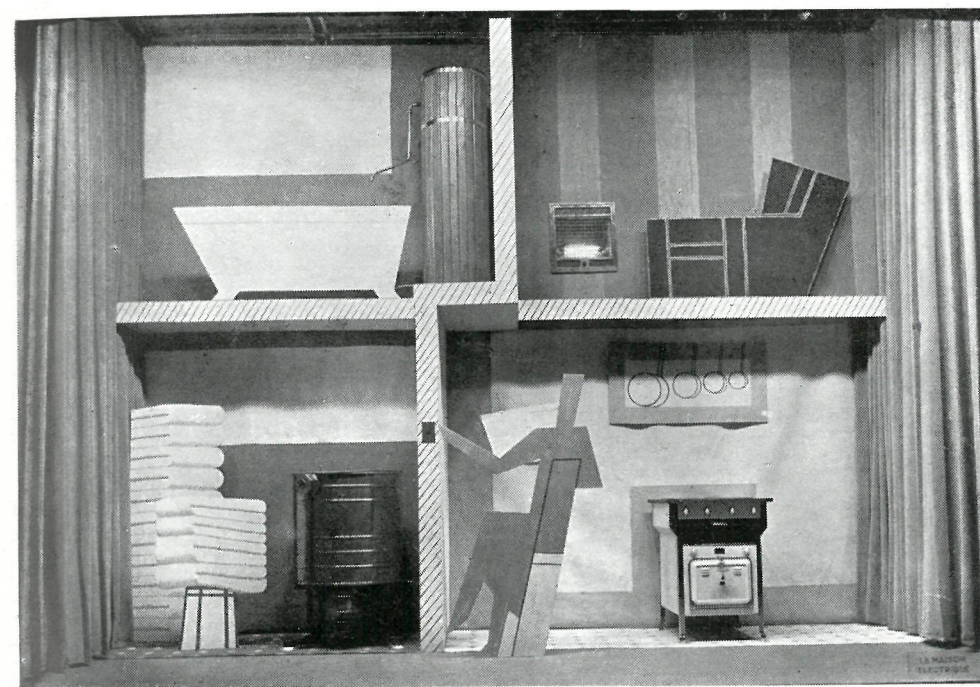
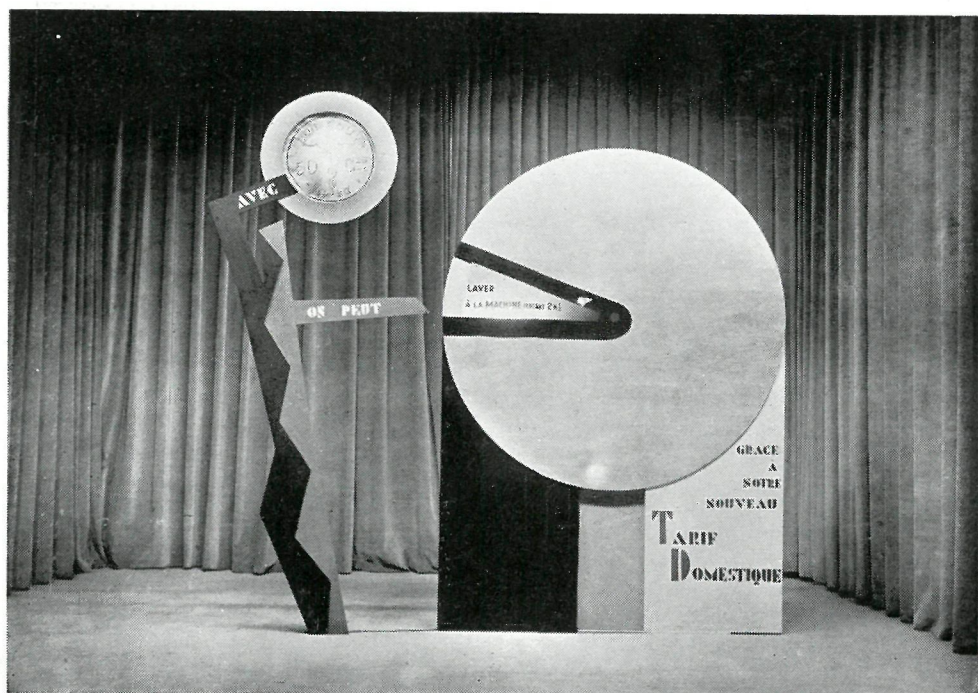
Photo Germaine Krull

Les mannequins

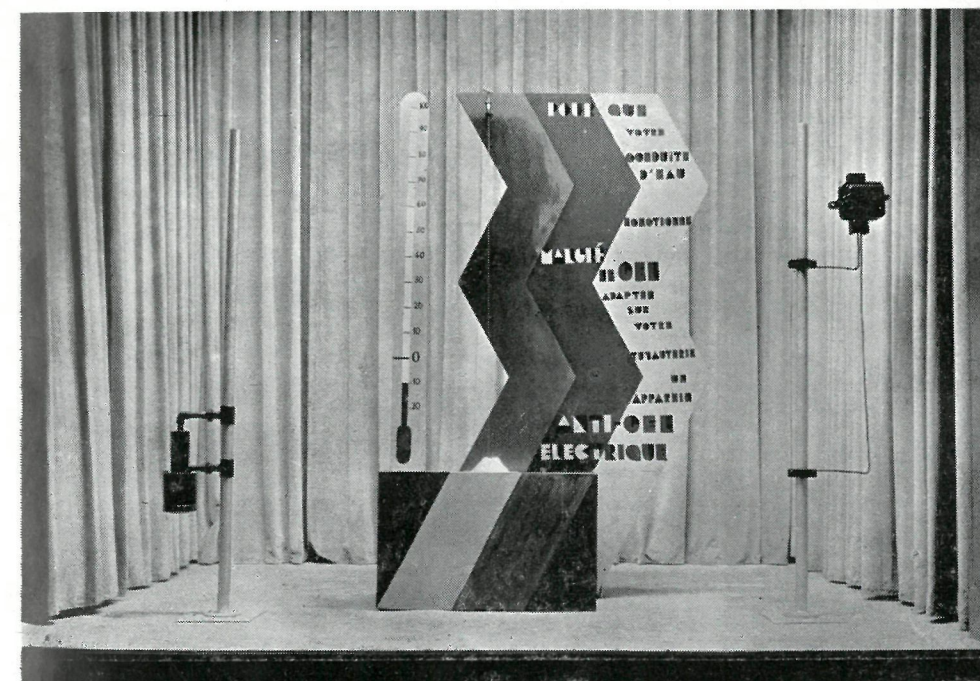


Photo Herbert Bayer

Les statuettes italiennes



Étalages réalisés par le peintre Pierre Charbonnier



pour les Centrales Électriques des Flandres et du Brabant



Savons

Photo Eli Lotar



Orthopédie

Photo Harry Crosby

cette vaste fresque symphonique, est d'une richesse inouïe. Il est inutile d'ajouter que l'orchestre de Philadelphie nous donne de l'œuvre de Rimsky une exécution brillante, nuancée à souhait. Léopold Stokowsky est non seulement un chef d'orchestre d'élite, mais le collaborateur le plus précieux en matière d'enregistrement phonographique (Voix de son Maître, D. 1676-77).

Le supplément de janvier de la même firme contient encore une œuvre de poids et d'envergure: *La Symphonie en ré majeur*, de Mozart, dite « Symphonie de Prague ». Le privilège de l'amateur de phono, c'est de bénéficier de l'exécution des premiers orchestres du monde: la symphonie de Mozart a trouvé dans l'orchestre Philharmonique de Vienne, dirigé par Erich Kleiber, un interprète des plus remarquables; elle est rendue avec une superbe énergie et un soin des oppositions où chaque musicien de l'orchestre a sa part de mérite.

Cette symphonie appartient à la meilleure série des œuvres de Mozart; elle est de celles qui font prévoir les premières œuvres de Beethoven. En plus de l'élégance habituelle, on y trouve une véritable vigueur et, çà et là, un accent d'une belle profondeur. Ces trois disques prennent place parmi les plus réussis de ces derniers mois (Voix de son Maître, C. 1686-88).

Dans la belle série des enregistrements de Polydor aux Concerts Lamoureux, sous la direction d'Albert Wolff, nous avons en dernier lieu deux bons disques portant des fragments de la *Damnation de Faust*: « Le Menuet des Follets », « La Danse des Sylphes » et la « Marche hongroise ». Ce sont des morceaux bien connus, d'une orchestration très subtile, dont les jolies sonorités, légères et comme aériennes, sont parfaitement reproduites (566009-10). Pourquoi l'orchestre Lamoureux ne s'attaquerait-il pas, à l'intention du phono, à quelques belles œuvres du répertoire classique, un *Concerto grosso*, de Haëndel, un *Concerto brandebourgeois* de Bach? Il est de taille à nous donner de bons disques dans ce domaine.

Chez Odéon, une excellente interprétation des *Nocturnes* de Debussy, par l'orchestre Colonne, dirigé par Pierné. La réussite de l'enregistrement est complète. « Nuages » forme le premier disque, « Fêtes », le second. La première partie surtout, avec sa série d'états, cette sorte de déroulement symphonique, fluide, ingénieux, sans cesse différent, dans son unité nostalgique, est d'un grand charme (XX. 123692-3).

De Moussorgsky, l'on aimerait voir l'œuvre entière reproduite sur disque. *Kowantchina*, notamment, contient maints fragments qui ne perdraient rien à l'enregistrement. Nous possédions déjà l'entr'acte; voici, aujourd'hui, le « Prélude », dans l'enregistrement de Brunswick. Ce prélude, comme presque toutes les compositions du plus grand des musiciens russes modernes, est écrit sur un thème populaire très caractéristique, que la symphonie absorbe et recrée d'une façon admirable. (A. 5092). Le disque ne cite pas le nom du compositeur, mais attribue cette œuvre à Rimsky-Korsakoff, qui s'est contenté d'orchestrer la partition de Moussorgsky.

Odéon a enregistré, dans la cathédrale de Strasbourg, et avec les chœurs de l'église Saint Guillaume dirigés par Fritz Munsch qui nous donnèrent récemment une exécution du *Psaume du Roi David*, le *Re-*

quiem de Mozart. On sait que cette œuvre fut composée peu de temps avant la mort de Mozart. Cet enregistrement est excellent, d'une sonorité étonnante, et l'on y sent l'espace des grandes neufs où les ondes se déploient sans obstacles (Odéon XX. 123596).

On a parlé souvent de la *Fête des Vignerons*, sur laquelle Ramuz vient d'écrire un livre curieux. C'est de l'excellent folk-lore musical suisse. Brunswick a enregistré la partie symphonique de ces airs populaires très entraînants, pleins de bonne humeur et de santé. Voici, chez Polydor, un fort bon disque portant deux des principaux chœurs de la même série : « Le ranz des vaches » et la « Chanson des vieux et des vieilles ». Cette musique simple, pleine et vigoureuse, et d'une totale bonhomie, est très réjouissante (19868). De ce disque il convient de rapprocher un autre portant deux chansons populaires du Tessin : *Quel mazzelin* et *Bella*, interprétées par un chœur mixte également. Nous retrouvons dans ce dernier la même santé, la même fraîcheur, et cette absence de complications que nous remarquons dans les chants de la « Fête des Vignerons ». C'est un petit disque charmant (Polydor 22342).

Puisque nous parlons de chansons populaires, n'oublions pas les délicieuses chansons et rondes enfantines enregistrées par Columbia dans sa série déjà bien fournie du *Théâtre du Petit Monde*. On y trouve toutes les jolies chansons de France, et l'on sait qu'il y en a d'exquises. Je citerai notamment un petit disque particulièrement réussi : *Le bon Roi Dagobert* et *En passant près d'un petit bois* (D. 19294). Notons que l'interprétation de ces petits chefs-d'œuvre est de premier ordre.

Dans le même domaine, il convient de remarquer la récitation des fables de La Fontaine, par Georges Berr. Odéon a enregistré quelques disques parfaits. Le dernier porte deux fables bien amusantes : *Le chat, la belette et le petit lapin*, et *Le chat et le vieux rat*. L'enregistrement est parfait : l'on ne perd pas une seule syllabe (A. 166183).

Du chant en abondance, ce mois-ci. Citons en premier lieu, et insistons sur l'excellence de ce disque, le fragment de la *Création* de Haydn et de la *Cantate 55* (de la Pentecôte) de Bach (Parlophone P. 61517). Ces admirables morceaux sont chantés par Lotte Léonard, qui possède une voix exquise, fraîche, et tout l'élan désirable pour interpréter la musique de Haydn et de Bach. Quand donc comprendra-t-on qu'il y a dans l'œuvre de ces deux musiciens le trésor le plus phonogénique qui soit ? Toutes ces *Cantates* pour une seule voix, notamment, où Bach a mis le meilleur de son génie. Cette musique simple, d'une si belle ligne musicale et sensible, se marque admirablement dans la cire. Notons avec plaisir que l'on nous donne ces fragments chantés en allemand. On ne saurait les entendre autrement sans avoir l'impression d'une véritable trahison.

A Parlophone encore, deux charmants fragments de *Hänsel und Gretel*, merveilleusement chantés par Meta Seinemeyer et Hélène Yung, avec accompagnement de l'orchestre de l'Opéra de Berlin (P. 9415), et un morceau du 1^{er} acte de *Robin des Bois*, de Weber. M. John Gläser, accompagné par le même orchestre, chante avec beaucoup de style l'air charmant : « Maintenant, ma fenêtre sera ouverte ». Ce sont deux bons disques, d'une clarté remarquable.

Quelques bons disques de musique instrumentale, et notamment un

disque de piano très remarquable : *Rapsodie espagnole* de Liszt. C'est une œuvre pianistique fort curieuse, qu'interprète parfaitement Walter Rehberg. Avec ce disque il semble vraiment que l'enregistrement pianistique ait fait un pas en avant (Polydor 95043-44). Un autre disque d'une qualité rare, c'est la *Romance en fa mineur* de Beethoven pour piano et violon. Cette romance d'une belle ligne mélodique, qui se déploie sur les deux faces, est jouée par un violoniste de grand talent Ivolyka Zilzer, qui en fait valoir le pathétique profond (Polydor 27077).

Nous avons, ce mois-ci, un choix très curieux de musique dite légère. Et d'abord, signalons, après tant d'autres (car ce disque a remporté partout le plus grand succès) *Quatre mots*, cette chanson sentimentale que Tauber interprète en grand artiste (XX 123662).

Si vous ne connaissez pas les tangos et autres « cancons » interprétés par Pilar Arcos, hâtez-vous de les entendre. Pilar Arcos est une interprète idéale de la romance tragique ou simplement sentimentale. C'est en même temps qu'une chanteuse très agréable une véritable comédienne. Je signale spécialement dans la série Brunswick : *Claveles de sangre* (A. 8061), *Paso a Madrid* (A. 8063), *Noche de Reyes* (A. 8054) ; mais toute la série est à retenir.

Un succès mérité a marqué l'apparition de cet étonnant fox-trott : *I lift up my finger*, joué par l'orchestre de Jack Hylton : outre la cocasérie du chant et de certains bruits, cette musique est des plus entraînantes, d'une bonne humeur absolue ; de plus, voilà un disque dont la sonorité est de beaucoup supérieure à celle de la plupart des disques du même orchestre (Voix de son Maître B. 5629).

Une autre série qui nous a déjà ménagé quelques surprises agréables (qu'on se rappelle *Le Sphinx* et *Dancing tambourine*) c'est celle de l'orchestre Anglo-Persan ; elle se distingue par un mélange de sonorités orientales et occidentales, une belle clarté d'expression et de rythme. Citons : *Chanson d'amour des Cosaques* (Brunswick A. 8481) et *Danse où he paper dolls* (Id. A. 8254).

Signalons pour finir un disque Parlophone bien amusant : *Un rendez-vous chez Lehar*. On y trouve, exécutés par un orchestre de bonne marque les airs les plus dansants et les plus colorés des opérettes de ce bon compositeur. (P. 61525).

E. GOBERT PHOTOGRAPHE
PORTRAITISTE
253, CHAUSSÉE DE WAVRE, IXELLES

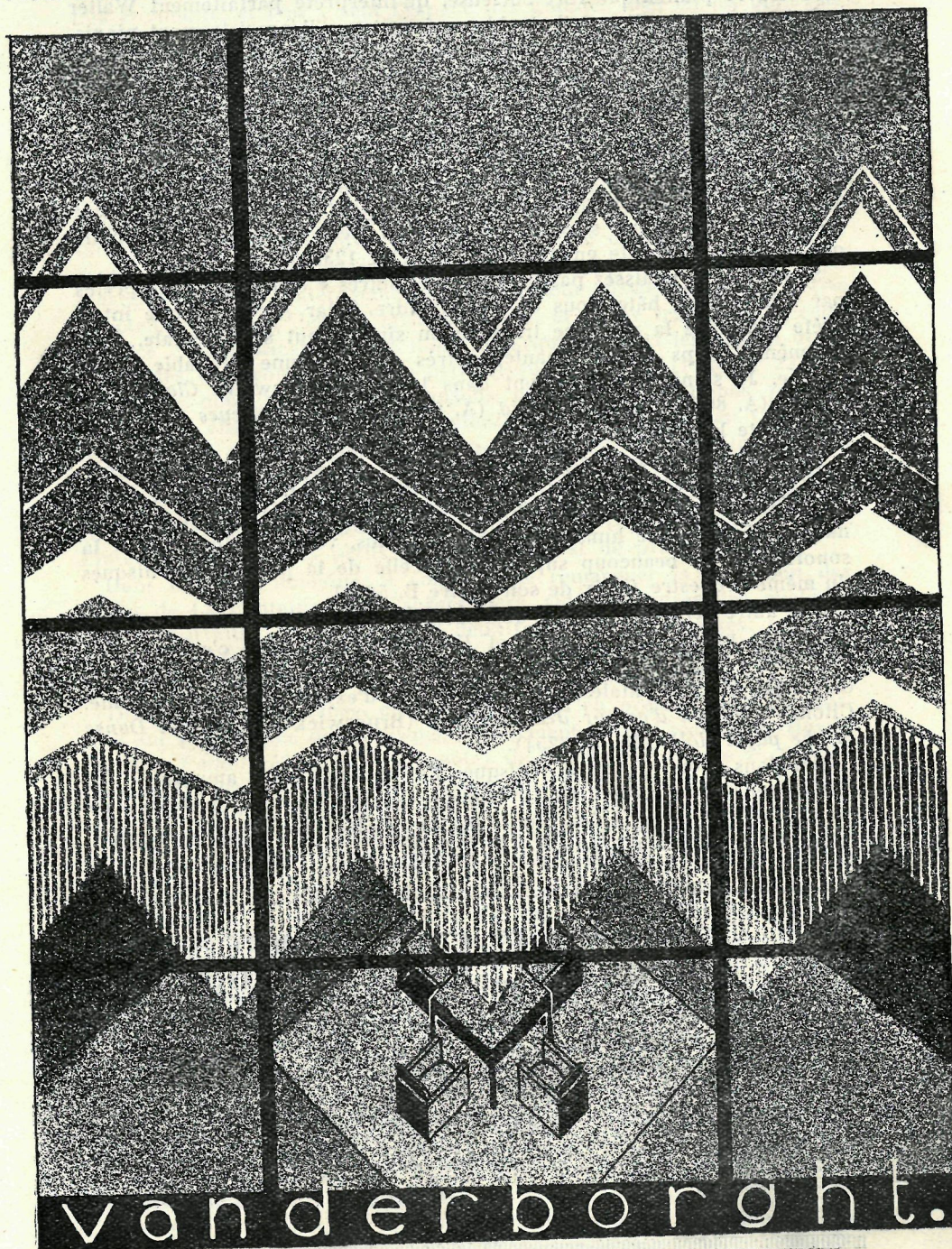
SPÉCIALISTE
en reproduction de
tableaux, objets
d'art, antiquités et
tous travaux
industriels

Téléphone : 850,86

Se rend à domicile
pour "Home Portrait"

STUDIO
ouvert en semaine
de 9 à 7 heures,
le Dimanche
de 10 à 14 heures.

La vogue du Store Flou va grandissante.
Notre nouvelle collection contient un nombre considérable de Stores
Flous d'allure très moderne, offerts à des prix extrêmement bas.



Rue de l'Ecuyer, 46 à 58 -- BRUXELLES

VARIETES



La révolution surréaliste. —

Le douzième numéro de la *Révolution surréaliste* (15 décembre 1929) eut risqué de nous inquiéter plutôt que de nous émouvoir s'il ne s'était ouvert sur le *Second manifeste du surréalisme* de Breton. C'est qu'en face des textes habituels d'Aragon, Benjamin Péret, Paul Eluard, on ne trouvait rien d'autre que le marxisme de café d'André Thirion, les conseils de technique révolutionnaire que Marcel Fournier donne à Lénine et un article de Jean Koppen où se découvre ce vice du jugement : un homme serait justifié dans la mesure où il collabore au triomphe d'une vérité que l'on suppose révélée (en l'occurrence, l'indignité des prêtres) et non pas dans la mesure des moyens dont il se sert. Là-dessus, la liste des collaborateurs à la table des matières des cinq années de la *Révolution surréaliste*, venait nous rappeler tout ce que cette revue a accueilli comme sien et nous autorisait à croire que c'était à la faveur de nouvelles équivoques que certains articles d'une imbécilité si éclatante devaient de s'y trouver encore.

Mais le *Second manifeste* d'André Breton soulève des problèmes trop irritants pour qu'on s'attarde au reste. Il dépasse de beaucoup en importance le manifeste paru en 1924. Il m'est impossible de discuter ici des vues et des tendances auxquelles je souscris ou contre lesquelles je m'irrite trop aveuglément pour qu'elles ne portent pas sur un aspect essentiel des choses qui ne saurait être envisagé sans quelques précautions. Le courage et la vigueur avec laquelle André Breton poursuit la tâche qu'il

Le bijou durable doit outre sa valeur
intrinsèque être une œuvre d'art

**le joaillier décorateur
émile h. tielemans**

crée ses bijoux dans
le goût de l'époque

41, ch. de charleroi, bruxelles
1^{er} étage téléphone 127.84

s'est imposée, la certitude qu'il a de représenter exactement la vérité qu'il défend, sa confiance dans la valeur absolue des idées qu'aidé de quelques hommes il a répandues et qu'il estime capables de survivre à ceux qui les exprimèrent et capables même de les juger, tout cela force le respect.

J'imagine cependant que nous sommes plus touchés par le ton que convaincus par la dialectique. Si l'on s'arrête au fragment du *Second manifeste* qui traite des questions de personnes, on y voit une confrontation incessante des individus et de la doctrine, des surréalistes et du surréalisme, venir justifier les exclusions d'anciens collaborateurs de la *Révolution surréaliste* et la réprobation publique de l'attitude de certains sympathisants. Ces mesures sont fondées sur des considérations d'ordre personnel, à savoir que l'un joue à la roulette avec les fonds du parti communiste, l'autre fait du journalisme, le troisième est ambitieux, etc. Pour moi, je n'y vois point d'obstacle et j'y salue, au contraire, la conséquence inéluctable de la prééminence accordée par les surréalistes au point de vue esthétique. Il ne fait point de doute qu'un tel débat soit viable et il y a des précédents, à commencer par J.-J. Rousseau. Mais cette attitude n'implique-t-elle pas une confession préalable? Peut-on demander à Pierre ou Paul : d'où vient l'argent? où écrivez-vous? quelle est cette activité esthétique? etc., avant de s'être expliqué soi-même à ces sujets? Nous savons très bien qu'il n'est pas d'homme dont l'existence soit pure et toute la question porte sur la valeur du compromis adopté. Mais il n'est qu'honnête de comparer compromis à compromis et non un compromis à l'absolu.

Où l'on voit le danger que présente l'omission de cette précaution élémentaire, c'est dans le cas Tzara. En 1928, Breton écrit dans *Nadja*: L'attitude de Tzara à la représentation du *Cœur à barbe* fut celle d'un indicateur de police. En 1929, le *Second manifeste* déclare que la poésie de Tzara est efficace. Alors, de deux choses l'une : ou bien les activités de poète et celle d'indicateur de police sont compatibles, ou bien l'un des deux jugements de Breton est erroné. La première proposition n'est pas surréaliste. La seconde réduit les jugements portés par Breton dans ses ouvrages à de simples opinions sujettes à correction. Dès lors, il n'est

jean fossé, couture - jean fossé, mode

les chapeaux, les robes et les chiffons créés par

jean fossé

**se trouvent dans ses salons de couture
43, chaussée de charleroi, à bruxelles**

jean fossé, mode - jean fossé, couture

plus question de la condamnation de l'activité d'un homme au nom de certains principes, mais simplement de l'appréciation, au point de vue personnel d'un dirigeant, de l'avantage que présente pour un parti la collaboration d'un individu à un moment donné. Nous serions réduits à ne chercher dans les textes de Breton que l'expression du caractère d'un homme et non plus la révélation de vérités nouvelles : chute désastreuse dans un individualisme saumâtre dont le surréalisme s'était, jusqu'à présent défendu.

Il faut cependant croire que, dans la majorité des cas, André Breton a plus raison qu'il ne le dit lui-même: La publication de la riposte de certains écrivains attaqués par le *Second manifeste* (*Un cadavre*, Paris, janvier 1930) vient nous en assurer. Pour se laver des accusations de Breton, ses anciens amis qui se sont ainsi réunis se sont bornés à prétendre vaguement que Breton avait toujours été le dernier des misérables et que seule leur innocence congénitale les avait empêchés de s'en apercevoir avant que le *Second manifeste* ait paru.

D. M.

L'île magique, par W.-B. Seabrook. —

Rien de plus disparate que ce livre. Disparate et parfois agaçant, du fait, assez imperceptible mais constant, que l'auteur, à propos de tout et rien, y joue volontiers un rôle de diable malin, et cela non seulement quand il s'agit de sorcellerie, sujet dont il est principalement question dans ce gros reportage. En effet, W. B. Seabrook se défend à chaque instant de vouloir faire ni de la politique, ni de la sociologie autour de l'histoire d'Haïti et, pourtant, à des moments fréquents, n'aboutit qu'à ça. L'île a beau être « magique » aux yeux du poète, son histoire est épineuse. Elle devient particulièrement dangereuse à traiter quand ce poète se double d'un reporter américain, tranquillement persuadé de la supériorité de sa race, croyant à la civilisation malgré la haute poésie des mystères découverts chez les indigènes et, par dessus tout cela, sérieusement préoccupé de la question de la liberté des peuples. Toute la bonne foi, tout le pittoresque, toute la malice désinvolte et tout le réel humour qu'il met dans la peinture de l'« âme d'Haïti », des rapports entre Américains civilisant et Niggers civilisés, des théâtrales et sanglantes révolutions haïtiennes auxquelles le protectorat amé-

WALK-OVER informe son honorable clientèle que le
magasin reste ouvert pendant les TRANSFORMATIONS

qui se font chez eux.

Walk - Over

128, RUE NEUVE, 128 — BRUXELLES

ricain de 1915 mit une fin aussi brusque que définitive, tout cela ne le mène pas plus loin qu'à des antithèses aussi adroites que suspectes. Et il semble, une fois encore, que, malgré tout, il importe plus pour cet américain, comme pour la plupart des Américains humanisants, de s'affranchir de certaine sentimentalité considérée comme un vice de la race, que de se débarrasser de ce méthodisme émancipé et rationnel, qui fausse les intelligences les mieux intentionnées.

Il règne heureusement, dans d'autres pages de ce livre, un esprit d'aventure, de romanesque et de poésie, d'autant plus vivant qu'il semble s'alimenter avec une rare vigueur aux sources primitives de la nature et des existences. Les secrets du « vaudou », ce culte religieux mystérieusement entretenu dans l'île d'Haïti, ainsi que les pratiques étranges qui l'entourent, s'y trouvent dévoilés avec une précision et une sympathie, qui dénotent à la fois autant de science que de nécessité poétique. Des histoires comme celles de la jeune fille et le bouc, le Dieu d'un jour, les morts qui travaillent aux champs, compteront parmi les plus merveilleuses que la littérature, dite « coloniale », aura révélées. Par ailleurs, des fragments comme ceux où l'auteur nous mène sur les pistes de la montagne en compagnie d'une petite expédition scientifique, et les chapitres consacrés au roi blanc de la Gonave et à la reine noire Ti-Meminne et sa cour, sont de tout premier ordre dans le domaine de la littérature des grands voyages. La véritable histoire de Faustin E. Wirkus, lieutenant de gendarmerie, fils d'un fermier de Pensylvanie, qui règne en roi dans l'île de Gonave, paraît dans sa simplicité véridique, plus surprenante et plus fantastique que les meilleures aventures de ce genre, inventées par Kipling.

P.-G. v. H.

(Ed. Firmin-Didot et Cie, Paris. Traduit de l'anglais par Gabriel des Hons.)

L'ami manqué, par Mélot du Dy. —

A n'en pas douter, un livre de compensation. C'est-à-dire (comme, après la partie, le joueur corrige tous les coups et, s'il veut bien à la rigueur perdre encore, ce ne sera pas de la manière que le hasard lui a imposée) que l'auteur a visiblement obéi au désir de raconter une existence qui lui est familière et, chaque fois qu'il modifiait un événement, qu'il défigurait un personnage, ce n'était pas pour de médiocres raisons esthétiques, mais pour des nécessités morales.

Quelle revanche à prendre sur le destin que de modifier ainsi intelligemment son cours et consentir à se peindre ridicule, impuissant, misérable, mais de la manière dont on s'autorise à l'être et qui rend, à tout prendre, la vie si acceptable. Quel plaisir de mélanger à sa réalité ses propres rêves et de rendre aux yeux des lecteurs la distinction impossible entre ces deux sources. Jusqu'à encadrer une confession minutieuse et calculée de deux anecdotes si chimériquement possibles, histoires délicieuses à se conter pour faire oublier des souffrances trop étroites et trop certaines, tant le bonheur, le malheur y prennent un aspect légendaire, prometteur.

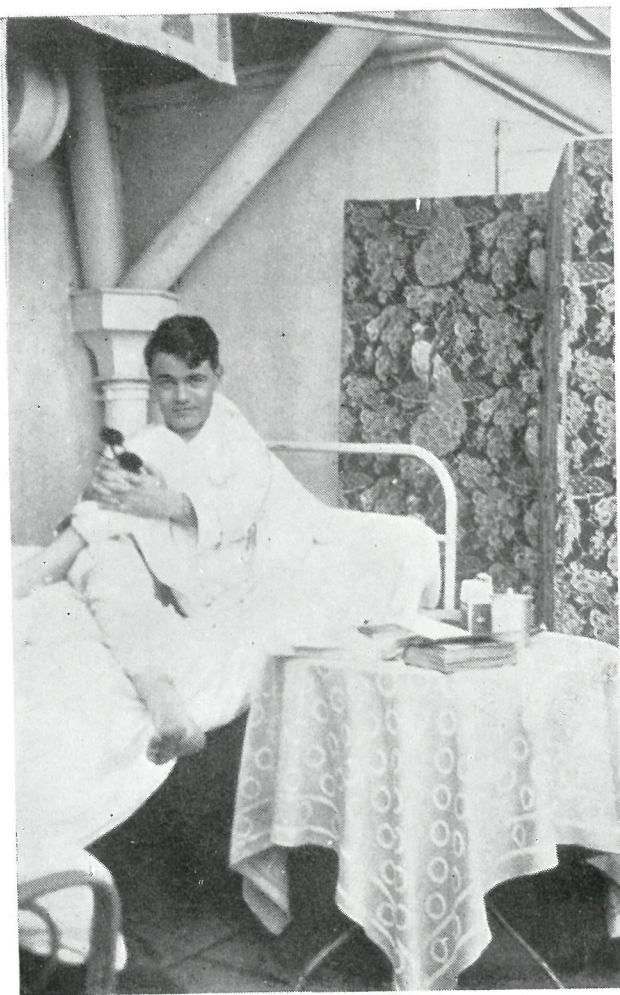


Photos H. Martine

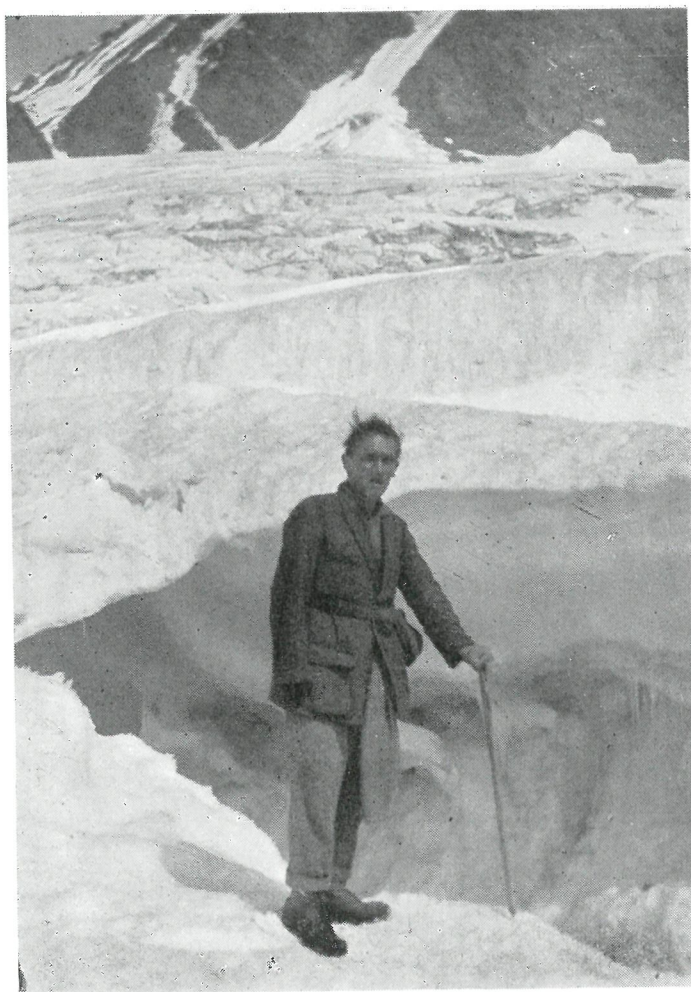
Jean Paulhan



Constantin Weyer



René Crevel à Leysin *Photo A. Flechtheim*



Blaise Cendrars dans les Alpes



Luis Bunuel et...
réalisateurs du film « Un chien Andalou »



le peintre Salvador Dalí



Luigi Russolo, bruitteur futuriste et Georges Vantongerloo, sculpteur abstrait *Photo Seuphor*



Edgar Wallace

Photo Keystone



Eugène Dabit, auteur de « L'Hôtel du Nord » *Photo Chevalier*



Germaine Krull, photographe

Photo Eli Lotar



Photo Florence Henri
Florence Henri, photographe



Photo A. Dubreuil
Le photographe de la rue



Photo Germaine Krull
Le photographe Eli Lotar



Photo Germaine Krull
Walter Ruttmann, réalisateur du film :
« La mélodie du monde ». (Ed. Tobis)



De droite à gauche : Massimo Bontempelli,
Vincenzo Cardarelli et Alberto Savinio,
écrivains italiens

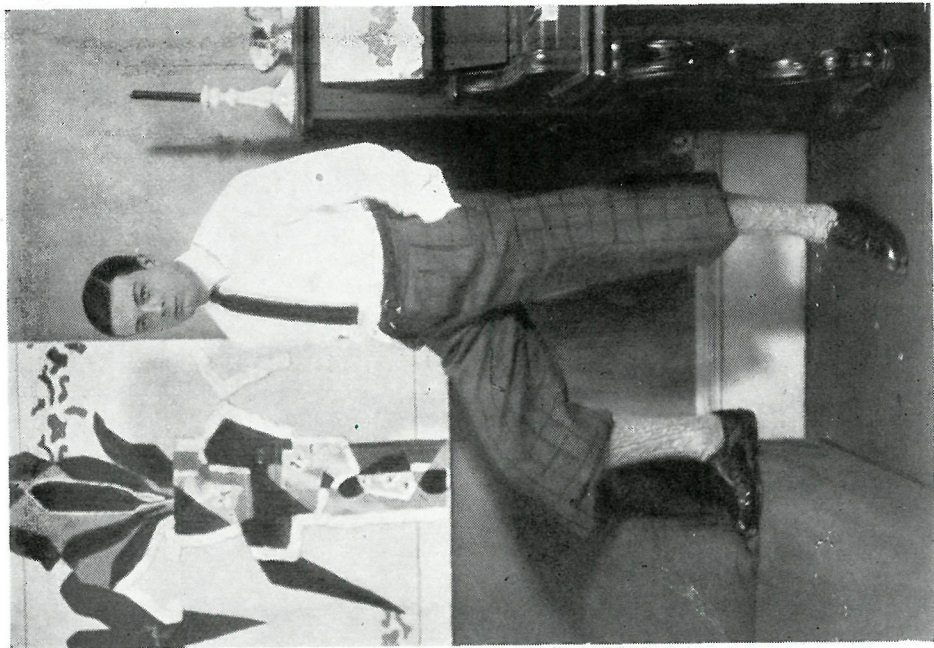


Photo G. L. Manuel, frères
Le peintre J.-F. Laglenne

Aussi, on aurait tort de mépriser ce livre sous prétexte que, dans ce trio dépeint non sans complaisance, Pierre est un masturbé, Jeanne une bourgeoise vicieuse et Madeleine, suivant la forte définition de Baudelaire, une petite sotte et une petite salope. Ce qui compte, c'est l'honnêteté de la réalisation et le tremblement intérieur que l'écriture révèle souvent. Ainsi, Montherlant a parlé, sans doute, avec plus d'éclat de la passion qu'on peut éprouver à l'égard d'enfants. Mais à ses périodes emportées et brisées, s'accrochaient encore des lambeaux de rhétorique qu'on chercherait en vain dans *l'Ami manqué*. On y trouve, au contraire, une candeur dans la démarche et une volonté de n'en pas faire accroire, qui sont bien exceptionnelles de nos jours. (Ed. Au Sans Pareil, Paris.)

D. M.

Ilya Ehrenbourg. —

Ils se leurraient inutilement d'un pouvoir que ne saurait donner la routine conventionnellement absurde et poussiéreuse, ceux qui l'expulserent de France en disant : « La France est le pays de la liberté : si l'on vous expulse c'est qu'il y a des raisons pour cela ». On les mesure à la façon dont ils agissent à son égard et au fait que les dossiers compacts amoncelés à la Préfecture, avec la mention, moulée en belle ronde, « Ehrenbourg » y subsistaient encore, lorsqu'il y revint malgré eux tous et s'y fixa. L'arbitraire stupide dans toute sa perfection illogique, si coutumier de ces messieurs de la Tour Pointue ! Ces souvenirs et ceux de ses voyages d'émigré à travers l'Europe, de la faim, de la misère et des wagons que l'on décharge en gare d'Ivry, ont permis à Ehrenbourg d'atteindre à cette ironie souriante et à ce calme mépris, dont ni les critiques, ni les lecteurs, ni lui-même, avoue-t-il, ne parviennent à déterminer la part exacte dans les *Aventures extraordinaires de Julio Jurenito et de ses disciples* (1), premier livre d'Ehrenbourg paru en traduction française.

Les années de son enfance, ses premiers souvenirs révolutionnaires, les « passages à tabac », la grève de la faim, les pérégrinations à travers une patrie hostile et malveillante, les compatissantes accoucheuses au domicile accueillant, puis l'émigration, la tentative de conversion au catholicisme, la guerre, l'engagement impossible et le retour vers une

Galerie V. de Margouliès & L. Schotte

Paris (IXe) 27, rue Saint-Georges Tél. Trudaine 66-44

Tableaux Modernes

Œuvres de Bombois, Chagall, Derain, Jean Dufy, Raoul Dufy, Maurice Esnault, Gen-Paul, Kisling, Laprade, Marquet, Picasso, Rouault, Utrillo, Vivin, Vlaminck

Russie en proie à une violence pleine d'espoir et d'expériences, ont abouti à ces *Aventures*, qui sont le seul livre que les lecteurs français connaissent de lui, avant la toute récente publication de cette curieuse *Vie de Gracchus Babeuf* (2). Son dernier livre paru en allemand : *Visum der Zeit* (3), qui espérons-le, sera bientôt traduit également en français, retrace ses voyages à travers tous les pays qu'il fut forcé d'habiter ou de traverser, poussé par ce désir de nouveau et d'inconnu.

La révolution russe, le voyage à travers la Crimée et le Caucase avec son cortège de naufrages, de gels et d'incendies, vers Moscou où Ehrenbourg fut arrêté, par erreur, comme agent de Wrangel; la maison des « écrivains prolétariens » où il passa la nuit, enveloppa d'un rouge étendard soviétique, gelant et regrettant la Tcheka pourvue, elle, de chauffage central; puis de nouveau Paris, l'expulsion, le refuge trouvé en Belgique, qui sans doute n'est pas le pays de la « liberté » puisqu'on l'y laissa tranquille, Berlin, de nouveau la France.

Peu de ses livres sont connus en France et qui furent pourtant traduits en 16 langues, comme c'est le cas pour le *Trust D.E.*, *Et pourtant elle tourne*, ou les *13 Pipes*. Au café du Dôme où Ehrenbourg travaille le plus souvent, sa pipe préférée aux dents et l'œil distrait par l'agitation ambiante (n'avoue-t-il pas lui-même n'avoir meilleure distraction) il noircit de sa petite écriture serrée des blocs de papier et son existence tourmentée et précise de révolutionnaire rendu inoffensif, sans doute, par son cosmopolitisme même, lui dicte ces pages pleines d'ironie et de pitié, sensibles pourtant à tant d'aspects imprévus de la vie qu'il adapte à la mesure de son scepticisme désabusé.

Et si certaine pourriture romantico-littéraire de la civilisation lui est chère à titre de souvenirs personnels, nous comprenons que l'Europe d'après guerre fournisse à Ehrenbourg, pourtant si européen lui-même, de tendances, d'inspiration et de culture littéraire, l'occasion d'exercer son esprit caustique et un jugement qu'il veut être sans faiblesse. L'écrivain hostile à certaines manifestations de la vie sentimentalement démodée, ironise, de crainte du devoir céder parfois à l'attrait même de ce sentimentalisme dangereux et inévitable.

Mir.

(I. La Renaissance du Livre, Paris. — II. Nouvelle Revue Française, Paris. — III. Paul List Verlag, Leipzig.)

A

ASCHER

chète très **S CHER**

ne vend p**AS CHER**

Objets nègres - Tableaux modernes

Spécialité d'encadrements de tableaux modernes

133, Boulevard Montparnasse - PARIS (VI^e)

La chanson populaire. —

A propos de ces Vade-Mecum de l'amour, qui, sous le nom de « Lettres Irrésistibles » servent de modèle aux amoureux, nous avons écrit dans *Variétés* du 15 septembre 1928 : « Rédigés d'un point de vue à la fois pratique et psychologique, qui s'identifie aux personnages auxquels manque le fameux don d'expression, elles sont liées au genre d'existence et mises au diapason même des aspirations et des pensées de ces personnages. Un peu, comme les chansons « vécues » ou « réalistes », inventées de toutes pièces par des profanes aux habitudes bourgeoises, et qui, non seulement expriment les sentiments obscurs des hommes et des filles du milieu, mais deviennent pour ainsi dire instantanément les moyens directs et lyriques de l'exaltation quotidienne de ce monde spécial... »

Il en est en général de même en ce qui concerne la naissance de la chanson populaire. Avec, sans doute, en plus, un accent poétique qui prend exemple dans le folklore, Champigny vient de composer de cette manière une série de chansons populaires, spécialement de chansons de matelots. Cela forme, sous le titre *Le Grand Vent* (1), un beau et agréable volume, illustré de façon charmante par Béatrice Appia, et qui sans doute réjouira, en attendant, plus les amateurs que les paysans et marins, si jamais ceux-ci doivent s'apercevoir de son existence. Il nous semble pourtant que la destinée populaire de plusieurs parmi ces chansons serait certaine, pour peu que Damia, Yvonne George, Turcy ou Fréhel les prennent pour leur compte.

Mais ce livre nous apporte aussi, comme préface, « un essai sentimental » de Pierre Mac Orlan où il est dit des choses qui constituent une mise au point de la chanson populaire, et la meilleure qui ait été écrite à ce jour. Il nous paraît donc, à ce point de vue, d'un grand intérêt d'en détacher ces passages :

« Il faut, je le crois, une sensibilité très éduquée ou prodigieusement naturelle pour s'émouvoir profondément en chantant des chan-

(1) Robert Denoël, éditeur, Paris.

TISSUS POUR HAUTE COUTURE

OLRÉ

277, rue Saint-Honoré, PARIS

amsab

Instituut voor
Sociale Geschiedenis

sons populaires. Toutes ne portent pas la même estampille et il ne suffit pas à une chanson ancienne de posséder le charme des vieux meubles pour agir avec succès sur l'imagination quand elle est prête à s'attendrir. Certaines, parmi ces chansons, sont la révélation même du génie populaire d'une race, d'autres ne sont que des contrefaçons médiocres de ce génie. Et ce sont précisément celles qui ne sont pas anonymes, mais qui se parent de fausses apparences littéraires, morales, grivoises ou révolutionnaires. On peut citer en exemple les chansons de Collé, de Vadé, de Béranger qui sont de mauvais chromos non dépourvus de prétention, mais qui ne sont pas des chansons populaires. Peut-être, certaines contingences assez spéciales les ont-elles imposées au peuple. Elles ne viennent pas de lui. Leur ironie, leur grivoiserie, leur morale révolutionnaire et, parfois, leur scepticisme ne sont pas d'origine populaire. Elles appartiennent à un art oratoire guindé et sans grande originalité. On peut dire de ces chansons qu'elles sont bien faites. Mais les mots qui créent, les émotions qui bouleversent l'âme ne s'y rencontrent pas. Il ne faut donc pas confondre cette petite production de lettrés avec l'extraordinaire richesse de la poésie populaire, celle de la rue, des champs, des mers, celle des soldats, des corps de métier, celle des bagnes métropolitains ou exotiques. La poésie populaire fait peu de chose avec une grande masse de souffrance, tandis que la fausse poésie populaire produit abondamment avec peu de chagrin et, dans d'autres cas, peu de gaieté. La chanson de Béranger sent la bonne nutrition, l'indulgence bourgeoise et en définitive la plus grande médiocrité sentimentale. Je cite Béranger précisément à cause de son inexplicable célébrité... »

« On peut dire que la guerre ne fut pas une inspiratrice de chansons. »

L'armée adoptait les refrains de Paris: Il y eut la période: *Sous les Ponts de Paris* (au début), celle de *Sur la Riviera*, celle de *Tout le long du corridor, je faisais des rêves d'or*, et celle de *Adieu l'amour, adieu la vie*, tout au moins de 1914 à 1916. *La Madelon* ne fut jamais très chantée. Elle sentait la chanson officielle, et les soldats se méfiaient un peu. Les musiques de marche l'adoptèrent avec « la clique » car elle était pleine d'entrain. C'était en somme une jolie chanson comme: *Tu peux sécher tes larmes, les pleurs ça fait rouiller les armes*. A mon avis, la chanson de soldats la plus typique c'est: *Auprès de ma blonde*, avec les hi-ho réglementaires... »

exposition permanente

Beron - Th. Debains - Derain
- Ebiche - Fornari - Othon
Friesz - Hayden - Kisling
Modigliani - Richard Sa-
bouraud - Soutine - Utrillo.

zborowski
26, rue de seine, paris

« Il existe cependant des poètes qui s'inspirent directement à la source populaire et qui écrivent tout naturellement des chansons chargées de ces dynamismes puissants qui donnent de la noblesse aux douleurs les plus inévitables. Bruant fut quelquefois de ceux-là. Mais Kipling, quand il écrivit *La route de Mandalay*, donna son chef-d'œuvre à la poésie populaire des soldats. Cette manière à la fois simple et subtile de rythmer l'espoir et le désespoir n'est pas sans danger. Elle peut facilement s'acoquiner avec ce jeu d'esprit que l'on nomme le pastiche. Les poètes qui savent se libérer sincèrement sous cette forme sont rares et c'est beaucoup pour cette raison que j'écris ces quelques lignes en tête du livre de Champigny... »

La Fontaine vu par Chagall. —

Si l'on est étonné, peut-être scandalisé, dans certains milieux — pour le principe, pourrait-on dire — de voir M. Ambroise Vollard charger Chagall de la suite de cent lithographies pour illustrer les « Fables de La Fontaine », maintenant que l'œuvre est achevée, l'on ne pourra que s'y réjouir (espérons-le!) de cette initiative. Elle nous aura doté d'une des réalisations les plus curieuses de l'art dessiné et gravé de notre temps.

Chagall aux antipodes de La Fontaine? L'on ne peut le soutenir que pour autant qu'on se contente d'une vue tout-à-fait superficielle, purement abandonnée aux apparences, de l'esprit de l'un et de l'autre de ces deux grands créateurs. La Fontaine n'est guère aussi collet-monté, ni aussi digne et grave moralisateur qu'on pourrait le croire, à ne considérer que l'empreinte mise sur lui par son époque, son allure de respectabilité bourgeoise, quelque peu finaude, sa grâce aimable et raffinée sous sa sévérité plus feinte que réelle. Chez La Fontaine, il y a un élément « peuple », au surplus fort rare, quasi-unique au XVII^e siècle, fait de gaudriole, de satire, de pittoresque, d'indépendance, très savoureux, presque impertinent, que Chagall n'a pas eu tort d'accentuer. Il y a encore chez lui un élément de fantaisie, et qui lui permet de prendre bien des libertés avec son personnel allégorique, emprunté à une faune et une flore, à tout un petit univers familial des plus imagé, fort libre voir libertin, que Chagall a eu tout autant raison de mettre en lumière. Aussi bien étaient-ce là, dans l'œuvre de La Fontaine, deux des facteurs que le grand artiste russe était en quelque sorte prédestiné, de par sa nature, à comprendre le mieux et qu'aucun artiste français n'aurait vraisemblablement été à même de saisir sur le vif de cette façon-là, délurée, caustique, fantastique surtout. Si ces Fables de la Fontaine, ainsi interprétées par Chagall, ne répondent peut-être pas entièrement

SUZANNE HOUDEZ

52, RUE DU PEPIN
TELEPHONE 268,98

SES TABLES
SES COURONNES

SES FLEURS
SES VASES

à la conception qu'un artiste latin, plus conservateur, plus attaché à la tradition classique, aurait pu nous en révéler, elles présentent l'avantage d'une vision renouvelée du tout au tout, débarrassée de ses contingences d'époque, ramenée à un fond d'humanité et de légende — mi-réalité, mi-rêve — qui leur confèrent une vie toute fraîche, un allant, un entrain, un pouvoir d'évocation prodigieusement saisissants. Nous sortons, en quelque sorte du domaine de la littérature didactique pour pénétrer dans celui de la poésie. Et je suis tout assuré que si l'un convient parfaitement aux commentateurs, aux historiens, qui en ont fait leur fief l'autre pourrait bien être celui où La Fontaine, s'il pouvait nous faire entendre sa voix, aurait plaisir à s'engager à nouveau, en compagnie de son ami en sortilèges et en beaux mythes, le peintre de Witebsk, celui en lequel il reconnaîtrait aussi, soudain épuré, quintescencié, l'univers qu'il s'était proposé d'évoquer pour l'amusement autant que pour l'édification des trop sages écoliers, petits et grands, de la France de Louis le Grand.

Quant à nous, ne suffit-il point que nous découvrons dans ces illustrations, sinon la lettre, à coup sûr l'esprit des Fables ? A. d. R.

Les Cahiers de « Sélection ». —

Nous n'avons pas encore parlé ici, depuis sa transformation, de *Sélection*. L'ancienne revue de doctrine et de combat, dont le nom est inséparable de ce qu'on a bien voulu appeler l'expressionnisme flamand, ayant mené à bonne fin sa double mission, d'une part de définir l'art nouveau, d'autre part de lutter pour lui envers et contre tout autre, a pu modifier, presque du tout au tout, son programme. Les principes essentiels de son esthétique établis, les peintres de premier plan dont elle avait assuré la défense, reconnus, honorés ici et ailleurs, elle a cru pouvoir abandonner le terrain de l'argumentation et de la discussion au jour le jour pour s'essayer à une tentative que nous sommes enclins à considérer comme définitive et, par son esprit, comme éminemment constructive. Ne plus consacrer tantôt à tel peintre, tantôt à tel autre, un petit article, quelques clichés dans un numéro de revue, mais résumer leur effort en un volume qui, par le nombre considérable des reproductions, serait comme la somme de leur œuvre, par une étude importante ou de nombreux articles spécialisés en dégagerait, de façon bien plus complète, le sens, les multiples faces, l'évolution. Certes, cette action ne comporte plus autant de générosité

que l'ancienne, à l'égard surtout des jeunes artistes, des débutants, à qui l'ancien *Sélection* pouvait, de par sa définition, s'ouvrir plus facilement que le *Sélection* actuel. Nous sommes quelques-uns aussi à regretter le ton vif, la critique énergique, le franc parler audacieux de cette revue toujours parée et qu'aucune autre n'a remplacée.

Nous comprenons cependant l'autre souci, celui qui a mené le directeur de cette publication dans ses présentes voies : l'opportunité, après dix années de travail, de dresser son bilan, l'ambition de recourir à l'anthologie, après avoir sacrifié beaucoup au manifeste et au pamphlet.

Parmi les cahiers parus, nous relevons tout d'abord ceux que M. André de Ridder a consacrés aux peintres qu'il défend depuis toujours : un Gustave de Smet et un Edgard Tijtgaat, parmi les nôtres, un Zadkine, un Chagall, un Dufy parmi les artistes de Paris. Sur tous ceux-là l'ancien *Sélection* n'a jamais manqué de gloses. Nous en retrouvons quelques-unes dans les cahiers, nous y en découvrons d'autres.

Récapitulant la peinture contemporaine, certains aspects se sont cependant imposés à lui, que la revue *Sélection* s'était vue moins souvent dans la nécessité de dégager, parce qu'ils ne ressortissaient pas directement à son programme d'alors, lié à une certaine actualité, à une cause plus étroitement circonscrite. C'est ainsi, par exemple, que le problème du cubisme, qui ne s'était pas posé pour la défense de l'expressionnisme flamand et même de l'expressionnisme en général, a fini, cette fois, par retenir longuement l'attention de M. André de Ridder. Déjà des cahiers ont été consacrés à Fernand Léger et Marcoussis, d'autres sont annoncés, qui concernent Picasso et Braque. De même, en 1927, lorsque *Sélection* a cessé de paraître comme périodique, le phénomène du surréalisme s'était à peine manifesté. Nous ne croyons pas que virtuellement le directeur de *Sélection* voie dans cette forme d'art l'aboutissement logique, pour ainsi fatal, le nouveau stade capital de l'évolution de la peinture contemporaine. Sa curiosité, l'inquiétude et l'honnêteté de son esprit, requis par une conception troublante, hardie, puissante de l'art et que quelques peintres de très grande valeur ont imposée par leur œuvre, même à supposer que la formule doit en défaillir, l'ont incité à réserver dans sa collection de monographies un volume à Georges de Chirico, aujourd'hui sorti de presse, d'autres volumes, encore à paraître, à Max Ernst, Joan Miro, René Magritte, etc.

Pour les gens d'affaires, à Paris :

LE DAUNOU HOTEL

6, RUE DAUNOU

entre la rue de la Paix et l'avenue de l'Opéra

Toutes les chambres avec salle de bains

Directeur : G. SERVANTIE

Adr. télégraphique : Daunouad-Paris



VOYAGES JOSEPH DUMOULIN
77, BOULEVARD ADOLPHE MAX — BRUXELLES
organisation modèle de voyages à forfait,
collectifs ou particuliers pour tous pays
Maison Fondée en 1893

Le programme de *Sélection* s'élargit, alors que son principe directeur, résumé dans son titre, se maintient : être accueillant, sans pour cela tomber dans l'éclectisme, opérer véritablement un choix, un sévère triage, un premier classement dans l'art trop encombré, encore confus d'aujourd'hui.

Parmi les cahiers les plus remarquables, il convient de citer les trois derniers parus. Un *Chagall* renfermant près de cent reproductions, des œuvres de jeunesse aux plus récentes du peintre, des textes dus à une phalange internationale de collaborateurs de choix : Efrosz, directeur du Musée de Moscou, Karl With, conservateur du Musée de Cologne, Ambroise Vollard, Jacques Maritain, Waldemar George, André de Ridder, etc. Nous y voyons revivre un Chagall peintre, graveur, décorateur de théâtre, génial en tous les genres qu'il aborde, figure puissamment originale, diverse, vivante. Un *Marcoussis*, dont Max Jacob retrace l'élégante silhouette, que Tristan Tzara célèbre en des vers amicaux, dont E. Tériade, Maurice Raynal, Waldemar George, Jean Silver, Uhde, Zervos, Fierens et Cassou analysent l'œuvre patiente, lucide, profonde, à la fois si solidement et si finement plastique, si subtilement coloriste. Un *Georges de Chirico*, dont Pierre Courthion, en une prose imagée, révélatrice, suit et analyse les pas, dont Angelo Bardi retrace minutieusement l'histoire; plus de cinquante reproductions permettent, ici encore, de s'attacher à une longue évolution, pleine de surprises et d'enchantements.

Collection unique en son genre, méditée en ses dessins — aucun peintre n'y entre par hasard, ni par complaisance —, éditée avec soin, ces cahiers de *Sélection* résument, en ses directives principales, toute une époque, tout un morceau de l'histoire de l'art. C'est un honneur pour un artiste que d'y être admis.

R. T.

La ligne générale, film d'Eisenstein. —

Ce film répond à des nécessités économiques très précises et il tient sa place dans le plan des cinq ans qui commande les destinées de l'U.R.S.S. d'aujourd'hui. Il s'agissait de faire saisir ce qu'a apporté aux paysans le régime soviétique et ce qu'il peut encore faire pour eux, dans l'ordre du travail collectif et de l'industrialisation. Les esprits bourgeois répugnent à penser qu'il y ait là un thème propice à une œuvre d'art et même les esthéticiens avancés ont regretté l'absence de cet esprit de révolte que l'on trouvait dans le *Cuirassé Potemkine*. Or, il n'y a pas à en douter : la *Ligne générale* contient des fragments admirables, qui sont peut-être

Peintures de :

Renoir, Utrillo, Bosshard, Modigliani, Eugène Zak, Derain, Raoul Dufy, Marc Chagall, de la Serna, Marc Sterling, etc.

Sculptures de :

Despiau et Gargallo.

**Galerie
Z a k**

14, rue de l'abbaye
(pl. saint-germain-
des-prés). Paris

ce que le cinéma aura donné de plus lyrique : la vie, la possession, le troupeau de porcs, et ces passages sont à coup sûr directement inspirés par le thème.

Si donc la *Ligne générale* n'a pas la puissance de *Potemkine*, cela ne peut être dû qu'à des circonstances accessoires qui importent assez peu. S'il suscitera chez nous un enthousiasme plus restreint, c'est parce qu'il s'adresse spécialement aux Russes de 1930 et qu'il ne présente pas la même valeur d'exportation. Mais Eisenstein sort grandi, s'il est possible, de l'aventure et demeure miraculeusement le seul artiste qui ait su exprimer avec cette puissance la vie sociale et morale d'un peuple. D. M.

Prisonniers de la montagne (film réalisé par Pabst et A. Fanck). —

C'est sans doute un des derniers accès de pureté que nous ayons à enregistrer au cinéma. Il faut se réjouir qu'une œuvre si magnifique, pour toute récente qu'elle soit, paraisse démodée sur les écrans. Ah ! parlez-moi de *Broadway Melody*.

Il s'agit d'un drame de montagne. L'histoire est simple, mais elle tient jusqu'au bout, et touche à la grandeur. Il faut se souvenir, à ce propos, de *La montagne sacrée*, film étrange, rempli d'une insupportable ostentation poétique, film solennel mais assez poignant pour qu'il soit impossible d'en décharger sa mémoire d'un coup d'épaule. Ici, le lyrisme est beaucoup moins apparent, moins « peint », et beaucoup plus obstiné. Les acteurs y paraissent moins artificiellement sculptés, ils sont des héros toujours sur le point de défaillir, et c'est émouvant ainsi. Leni Reiffensthal et Gustave Diessl, paraissent comme des corps dangereux, splendides, et créés par l'orgueil. Voilà un film qu'on ne discute pas, et qui vous traîne après lui dans la neige. Un film à suivre par le souffle.

Aujourd'hui, avec le dédain propre à tous ceux qui vont de l'avant et ne reculent pas devant la nouveauté, les gens appellent cela, peuh, un « documentaire romancé ». Souhaitons qu'ils aillent se documenter aussi haut que la caravane tragique des *Prisonniers de la Montagne*. Ce n'est pas un film parlant.

A. D.

Sans commentaires. —

L'Hôtel du Nord, par Eugène Dabit. —

Ça, c'est Paris ! à l'heureux envers des chansons connues. Pourvu que ces petits tableaux de mœurs, découpés et montés avec un goût tout atmosphérique, ne tâchent pas de devenir épiques dans les futurs romans de ce jeune écrivain. Les possibilités du « genre » non seulement sont assez limitées, mais ont prouvé plus d'une fois d'être hostiles à l'extension littéraire. (Ed. Robert Denoël, Paris.)

Drames sur celluloid, par Pierre Chenal. —

Dans ces petits poèmes, il y a presque autant d'invention et de cocasserie que dans un bon dessin animé. Les exemples de poésie comique sont assez rares pour ne pas être cités avec faveur. (Ed. Les Perspectives, Paris)

Clairière, par Constantin Weyer. —

Avec ce livre de grand air cela ne rate pas, tout le monde dit : « c'est là que je voudrais vivre ». C'est qu'avec lui s'en vont nos dernières illusions. Gustave Aymard, Fénimore Cooper, Mayne Reid n'ont pas menti! C'était donc vrai, tout ça!?... (Ed. Stock, Paris.)

Les dieux de la tribu, par Emile Zvie. —

L'aventure et les aventures provoquées avec tant d'obstination, embrouillées avec tant d'imagination, ne peuvent manquer de faire honneur au journalisme. L'intérêt de l'action et de la réaction s'y maintient au détriment de l'émotion. (Ed. N. R. F., Paris.)

La confusion des sentiments, par Stefan Zweig. —

A l'heure actuelle, il n'y a rien de plus horripilant que les histoires de tantes racontées sur le mode lyrique. (Ed. Stock, Paris.)

GALERIE DANTHON

29, Rue La Boétie, Paris

ŒUVRES DE :

RENOIR - MONET - PISSARO - GUILLAUMIN

■
RAOUL DUFY - CHAGALL - JEAN CROTTI

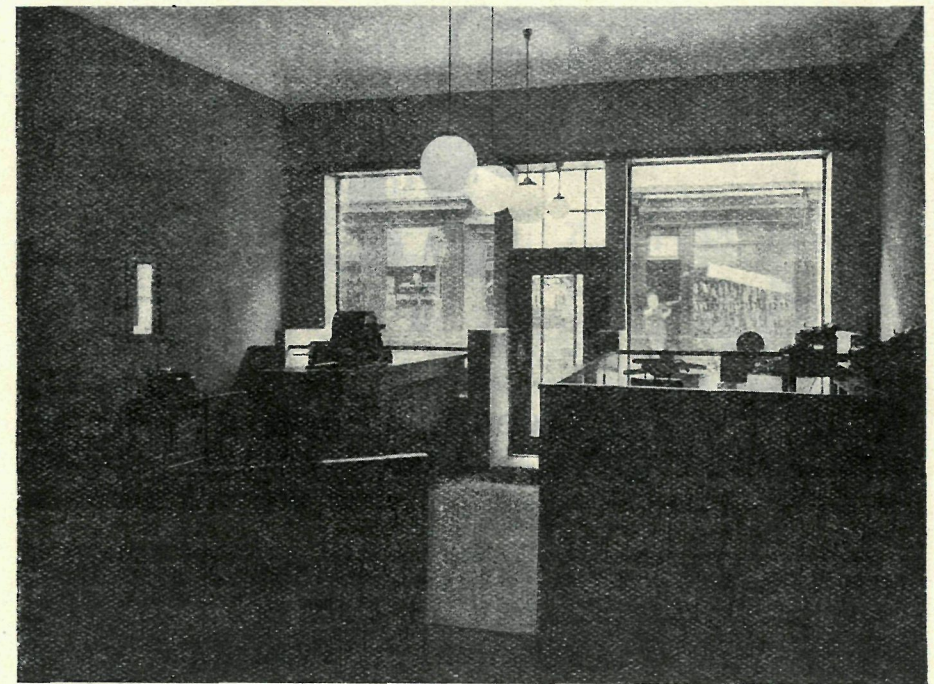
■
SCULPTURES DE RODIN ET DE BOURDELLE

Le choc en retour, par Hope Mirlees. —

A lire un pareil livre, on s'aperçoit que les fleurs de lys, les allégories plus ou moins mythologiques et les épithètes rares ne sont pas les seuls attributs possibles de l'esthétisme et que celui-ci risque de ressusciter avec accompagnement de freudisme et de théories littéraires récentes et orchestration des conflits art-vie-religion. Il n'y a rien d'étonnant, après cela, de voir MM. Gabriel Marcel et Charles Du Bos acclamer ce livre péniblement raté et l'ensevelir définitivement sous la poussière de leurs commentaires. (Ed. Plon, Paris.)

La défaite, par Fadeev. —

Ce n'est qu'un témoignage honnête sur la guerre des Rouges et des Blancs au temps de Koltchak. A l'heure actuelle où il est tant question d'autres honnêtes témoignages sur une autre guerre, celle de 1914, il n'est pas sans intérêt de comparer les uns aux autres et de s'interroger sur les différences fondamentales qu'ils présentent. (Ed. Sociales Internationales, Paris.)



transformation d'un magasin

édité par "l'intérieur moderne",
17, rue d'arenberg, bruxelles
téléphone : 149.87

arch. e. a. van tonderen

Collection du Printemps pour le
Sport, la Promenade, le Voyage,
à partir du lundi 10 février.

norine

Robes
Choses à la mode
Fourrures



67, Avenue Louise
Bruxelles
Téléph. : 116.63

Collection du Printemps pour
l'Après-midi, le Dîner, le Soir,
à partir du lundi 24 février.

CABARET - THÉÂTRE DE 10 HEURES

Du 14 au 20 février

ROSE AMY

TESSIE HARRISSON
REX ET REXINA

Du 21 au 27 février

The Three Eddies

ZOIGA ET RACHEL
JACK PILLS ET
PIERRE WARD

Du 28 au 6 mars

André Renaud

JACK WILLY LEADY
HENDERSON & LENNOX

Du 7 au 13 mars

T R E K I

TAMARA ET ROBERTO

DORIS NOWLAND — BÉBÉ COLLINS
et les 10 Extraordinary Flower Stars

LES MEILLEURES VEDETTES

Orchestre Symphonique sous la direction
— de M. FLORENDAS —

Le merveilleux Jazz LEO POLL

L'orchestre argentin MORDREZ
et son chanteur BELFRANC



LE
PLUS GRAND CHOIX
DE DISQUES DE TOUS
GENRES

LA GAMME
LA PLUS PARFAITE
DES PLUS RECENTS
MODELES

GRAMOPHONES & DISQUES
"La Voix de son Maître,"
LA MARQUE LA MIEUX CONNUE DU MONDE ENTIER
BRUXELLES
14, GALERIE DU ROI 171, B^D M. LEMONNIER



Les Disques
"polydor"
le record de la qualité

Disques Brunswick
les meilleurs pour la danse



Edm. VERHULPEN, 35, Rue Van Artevelde, BRUXELLES

PIPPERMINT



Exigex un
GET!

Liqueur
Tonique et Digestive
PUR SUCRE

LA REINE DES CRÈMES
DE MENTHE

Etendu d'Eau le PIPPERMINT
est le Meilleur des Rafraichissements

MAISON FONDÉE EN 1796 - GET FRÈRES-REVEL (H^{te} Garonne)

GET frères
à REVEL (H. - G.)

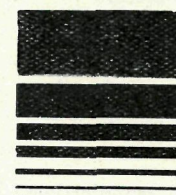
(Maison fondée en 1796)

Inventeurs du Peppermint

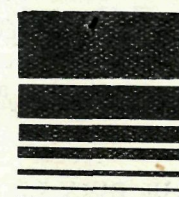
Demandez leurs liqueurs
extra-fines

ANISETTE EAUX - DE - NOIX
CRÈME DE CACAO
CHERRY-BRANDY TRIPLE-SEC

Préparées suivant les vieilles traditions



LES CLICHÉS DE
"VARIÉTÉS" SONT
EXÉCUTÉS PAR LES
PHOTOGRAVEURS

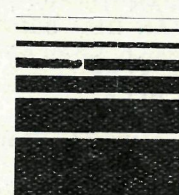
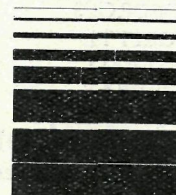


Van Damme & C^{ie}

33, RUE DE NANCY

TÉL. : 110,72

BRUXELLES



CLOSE - UP

travaille à rendre les films meilleurs

La seule revue internationale et indépendante qui traite du cinéma exclusivement au point de vue artistique.

Abondamment illustrée, contient des reproductions des meilleurs films.

Révèle et analyse la théorie esthétique du film.

Ses correspondants vous tiennent au courant de ce qui se fait de neuf dans le monde entier.

Texte anglais et français.

ÉDITEUR : POOL

Riant Château

Territet - Suisse

Numéro spécimen sur demande.
Abonnement postal 20 belgas l'an.

SELECTION

Directeur :

CHRONIQUE

Secrétaire de rédaction :

André de Ridder DE LA VIE ARTISTIQUE Georges Marlier

Sélection publie chaque année **10 Cahiers**

Chacun de ces cahiers forme une monographie consacrée à l'un des principaux artistes de ce temps. Ces cahiers comportent 64 à 152 pages, dont 32 à 88 reproductions.

CAHIERS PARUS :

RAOUL DUFY (32 reproductions)	GUSTAVE DE SMET (68 reproductions)
EDGARD TYTGAT (80 reproductions)	OSSIP ZADKINE (48 reproductions)
MARC CHAGALL (88 reproductions)	FERNAND LEGER (32 reproductions)
LOUIS MARCOUSSIS (48 reproductions)	G. DE CHIRICO (52 reproductions)

M. GROMAIRE (32 reproductions)

En préparation :

FLORIS JESPER	GARGALLO	PICASSO
JEAN LURÇAT	CONSTANT PERMEKE	JOAN MIRO
G. VAN DE WOESTIJNE	MAX ERNST	CRETEN-GEORGES
F. VAN DEN BERGHE	OSCAR JESPER	RENÉ MAGRITTE
HEINRICH CAMPENDONK	ANDRÉ LHOTE	HUBERT MALFAIT
PAUL KLEE	AUGUSTE MAMBOUR	VALENTINE PRAX, ETC.
LIPCHITZ		

Abonnement (10 cahiers). { Belgique 75 francs.
Etranger 20 belgas.
Prix du cahier { Belgique 10 francs.
Etranger 3 belgas.

Éditions Sélection
126, Avenue Charles De Preter
ANVERS

DOCUMENTS

Archéologie - Beaux-Arts - Ethnographie

Variétés

Magazine illustré paraissant

DIX FOIS PAR AN

La publication la plus typique du temps présent
comme l'Encyclopédie l'était du XVII^e siècle.

UNE FORMULE NOUVELLE, UNE REVUE VIVANTE
LA SEULE ACTUELLE

56 pages in-4°, dont la moitié de reproduction.

REDACTION & ADMINISTRATION:

PARIS — 106, Boulevard Saint-Germain (VI^e)

Téléphone : Danton 48-59. — Chèques postaux : 1334-55.

CONDITIONS D'ABONNEMENT (Un an, dix numéros)

FRANCE : 120 fr. (le n° : 15 fr.). — BELGIQUE : 130 fr. (le n° : 16 fr.).

ETRANGER : Demi-tarif : 150 fr. (le n° : 18 fr.).

ETRANGER : Plein tarif : 180 fr. (le n° : 20 fr.).

EN SOUSCRIPTION :
André Gide
La Symphonie
— Pastorale —

Première édition de luxe
 17x24. Tirage en 3 couleurs

15 ex. sur japon supernacré	1000 fr. fr.
20 ex. sur japon impérial	750 »
150 ex. hollandaise Pannekoek	300 »

Désirant donner toujours plus d'éclat à nos ouvrages en typographie pure, nous avons fait graver par le célèbre dessinateur typographe J. VAN KRIMPEN un NOUVEAU CARACTÈRE en corps XIV, baptisé ROMANÉE, surpassant en beauté le caractère LUTÉTIA, qui a réuni tous les suffrages des imprimeurs et des bibliophiles du monde entier. Le caractère ROMANÉE est la propriété exclusive de notre imprimerie et ne sera employé que dans les EDITIONS A. A. M. STOLS.

ON SOUSCRIT :

En France : Aux Editions A. A. M. Stols, 60 et 62 rue François I^{er}, Paris.
 En Suisse : Aux Editions Kundig, 1, Place du Lac, Genève.
 En Angleterre : Aux Editions A. A. M. Stols, 101, Great Russell Street, London.
 Pour les autres Pays : Aux Editions A. A. M. Stols, Bruxelles.

LIBRAIRIE
JOSE CORTI
 PARIS - 6, RUE DE CLICHY, 6 - PARIS

ARAGON.	—	La Grande Gaité	»	100.—
		La Chasse au Snark	»	200.—
		Feu de joie	»	10.—
		Anicet ou le Panorama	12.—	35.—
		Les Aventures de Télémaque	»	35.—
		Le Libertinage	12.—	35.—
		Le Paysan de Paris	12.—	40.—
		Le Mouvement Perpétuel	»	150.—
		Traité du Style	12.—	35.—
BRETON.	—	Clair de Terre	»	80.—
		Les Pas Perdus	12.—	»
		Légitime Défense	3.—	»
		Les Champs magnétiques	25.—	80.—
		Introduction au Discours sur le peu de réalité.	»	80.—
		Le Surréalisme et la Peinture	»	65.—
		Nadja	13.50	40.—
		Au grand jour. (Manifeste collectif.)	3.—	»
		Manifeste du Surréalisme	13.50	»
ELUARD.	—	Les Animaux et leurs Hommes	»	15.—
		Les Nécessités de la Vie	»	10.—
		Répétitions	»	35.—
		Mourir de ne pas mourir	»	30.—
		Capitale de la Douleur	12.—	30.—
		Les Dsesous d'une vie	»	20.—
		L'Amour, la Poésie.	12.—	30.—
ERNST.	—	La Femme 100 têtes	45.—	100.—
DESNOS.	—	Deuil pour Deuil	»	25.—
		La Liberté ou l'Amour	»	40.—
PÉRET.	—	Le Grand Jeu	»	175.—
		Il était une Boulangère.	»	15.—
		Et les seins mouraient	»	15.—
VACHÉ.	—	Lettre de Guerre.	»	10.—

Edition origi-
 nale numérotée Edition
 ordinaire

DEPOSITAIRE GENERAL
LA RÉVOLUTION SURRÉALISTE

Vient de Paraître, le n° 12 contenant :

BRETON. — Second manifeste du Surréalisme.

BUNUEL. — Scénario du film : *Un Chien Andalou*.

et des textes de :

TZARA, CREVEL, GOEMANS, ELUARD, THIRION, KOPPEN, MAGRITTE,
 J. RIGAUT, PICABIA, SADOUL, BENJAMIN PERET, ARAGON, ETC.

Les N°s 1, 2, 6, 7, 8, 9, 10, 11, de la Révolution Surréaliste
 sont en vente au prix de 10 fr. chaque, 10 fr. 50 franco.

DEMANDEZ LE SERVICE DE NOS CATALOGUES



REVUE MENSUELLE ILLUSTREE
DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN
DIRECTEUR: P. G. VAN HECKE

15 MARS 1930

(n° 11 de la 2^e année)

NUMÉRO CONSACRÉ A

L'U. R. S. S.

80 PHOTOGRAPHIES

Une littérature révolutionnaire par DENIS MARION

Textes de :

I. BABEL — V. CHKLOVSKY — M. CHOLOKHOV — I. EHRENBURG — S. ESSE-
NINE — C. FEDINE — F. GLADKOV — V. IVANOV — I. KATAEV — I. OLECHA
— I. PANFEROV — B. PASTERNAK — B. PILNIAK — L. REISSNER — L. SEI-
FOULINA. — E. ZOZOULIA — etc.

Prix : 15 Frs

15 AVRIL 1930

(N° 12 de la 2^e année)

NOURRITURES TERRESTRES ET SPIRITUELLES

56 pages de texte et 64 photos et documents variés.

Prix : 10 Frs

15 MAI 1930

(n° 1 de la 3^e année)

NUMÉRO CONSACRÉ A

L'ALLEMAGNE D'AUJOURD'HUI

80 PHOTOGRAPHIES

Textes de :

HEINRICH MANN — DöBLIN — HOLITSCHER — ELSE LASKER SCHÜLER —
G. BENN — J. BREITBACH — M. FLEISSER — E. GLAESER — H. KESTEN —
E. TOLLER — K. TUCHOLSKY — G. VON DER VRING, etc., etc.

Chroniques et notes de : NICO ROST, R. BELLING, etc., etc.

Prix : 15 Frs

LES ABONNÉS RECEVRONT LE SERVICE
DE CES NUMÉROS SANS AUGMENTATION

Dépôt exclusif à Paris :

Librairie José Corti, 6, Rue de Clichy. — Tél.: Louvre 47-70

Dépôt général pour la Hollande: N.V. Van Ditmar, Schiekade, 182, Rotterdam

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

11, AVENUE DU CONGO, 11 — BRUXELLES

Tél.: 895.37 — Compte Chèques Postaux 2152.19

transition

An international
quarterly for creative
— experiment —

Edited by Eugène Jolas



Manuscripts and correspondence should be addressed to « transition »,
40, rue Fabert, Paris (7^e)

SUBSCRIPTION BLANK

Date.....

Full name

Address

65 fr.

I enclose 75 fr.

\$ 3.00 (mandat, check or bank notes)

for 4 copies of « transition » beginning..... 1929.

RATES, France 65 fr. — Elsewhere 75 fr. or \$ 3.00.

LA REVUE DU CINEMA

ROBERT ARON, directeur

JEAN GEORGE AURIOL, rédacteur en chef

Au Sommaire du Numéro de Mars :

LES FILMS CHIRURGICAUX

par PAUL SABON

ACTUALITÉS

Scénario de PAUL GILSON

CHAPLIN AU TRAVAIL

MELODIE DU MONDE, par WALTER RUTTMANN

et les chroniques nouvelles : LE COURRIER D'HOLLYWOOD,

LE CINEMA ET LA LOI, LES DISQUES DE CINEMA

LE CINEMA ET LES MŒURS

par JEAN GEORGE AURIOL et BERNARD BRUNIS

et la collaboration régulière de MICHEL J. ARNAUD, J. BOUISSOUNOUSE,
LOUIS BUNUEL, LOUIS CHAVANCE, HENRI CHOMETTE, RENÉ CLAIR,
ROBERT DESNOS, S. M. EISENSTEIN, PAUL GILSON, AMABLE JAMESON,
R. DE LAFFOREST, DENIS MARION, ANDRÉ R. MAUGÉ, LARS C. MOEN,
F. W. MURNAU, G. W. PABST, H. A. POTAMKIN, VSEVOLOD PODOV-
KINE, MAN RAY, ANDRÉ SAUVAGE, KING VIDOR, PIERRE VILLOTEAU.

La Revue des Films. La Revue des Revues. La Revue des Programmes
Les ACTUALITÉS et 50 photographies ou images extraites de films.

FRANCE ... 72 fr.
UNION POSTALE ... 84 fr.
AUTRES PAYS... 90 fr.

un an

40 fr.
50 fr.
56 fr.

Six
mois

Le N° :
7 fr. 50

LIBRAIRIE GALLIMARD

PARIS

nrf

3, Rue de Grenelle, VI

XXVII

HARRY LANGDON, par J.-G. AURIOL

viennent de paraître quatre romans

BLAISE CENDRARS

Les Confessions de Dan Yack 12 fr.

DU MÊME AUTEUR :

Le Plan de l'Aiguille. . . 12 fr.

Anthologie nègre . . . 20 fr.

Petits contes nègres pour
les Enfants des Blancs . 150 fr.

L'Eubage . . . 40 fr.

19 Poèmes élastiques . . 8 fr.

MÉLOT DU DY

L'Ami manqué 12 fr.

JEAN DE LA GRÈZE

L i b e r a 12 fr.

DU MÊME AUTEUR :

Claire, au bord de la nuit. 12 fr.

MARC YOURCENAR

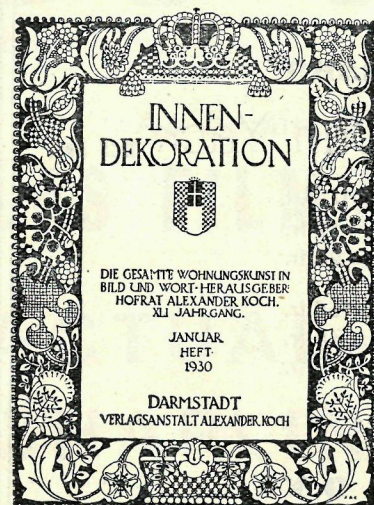
Alexis, ou le Traité du vain combat 10 fr.

ce sont des productions
du sans pareil

Instituut voor
Sociale Geschiedenis

XXIX

**Le nouveau style dans
la décoration d'intérieur**



Le Numéro de Janvier 1930 de
"INNEN-DEKORATION"
sera consacré à la décoration intérieure, par
le texte et par l'image.

Editeur : Dr. Alexander Koch
41^e ANNÉE

Collaboration des architectes allemands
et étrangers les plus connus.

Le Numéro de Janvier 1930
contiendra entr'autres: Haus Bergius à
Heidelberg, par le Prof. Edmund Körner de
Essen; architectures intérieure et extérieure,
pièces d'habitation et bureaux, salons de
thé, piscine, etc. — Intérieurs et ensembles
de l'architecte Paul László de Stuttgart.
Papiers peints et étoffes de László. Intérieurs
modèles de l'architecte Wilhelm Gutman de
Frankfurt a.M. Nouveaux appareils d'éclairage
de R. L. F. Schulz de Berlin, etc.

57 reproductions et hors-textes
Nombreux textes

Prix du Numéro... RM. 3.—
Prix de 3 numéros... RM. 6.—
(Un trimestre)

Le port en
plus

Prospectus richement illustré sur demande.
VERLAGSANSTALT ALEXANDER KOCH
G. M. B. H. DARMSTADT C 44

XXX

FLEURS

ROSE

FLEURS

ROSE

fleurs naturelles
v a s e s

ROSE

au lieu dit
au jour dit
à l'heure dite

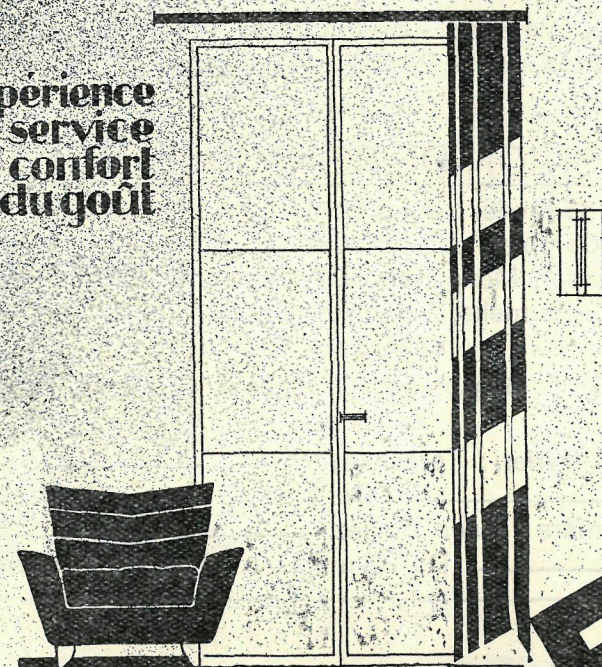
ROSE

52-52^a, rue de Joncker
(place Stéphanie)

BRUXELLES

Téléphone : 268,34

l'expérience
au service
du confort
et du goût



R.DECERF
ENSEMBLIER
209-211 chaussée de charleroy
bruxelles
tél: 710.76

XXXI

LOUIS MANTEAU

62, Bd. de Waterloo - BRUXELLES - Téléphone 275,46
124, Rue d'Assas - PARIS - Téléphone : Danton 73,51

EXPOSITION DE PEINTURES MODERNES

Jusqu'au 13 février : Jules Boulez, Jan Brusselmans, R. Buyle,
Juliette Cambier, Creten George, Ch. Dufresne, R. Dufy,
James Ensor, Mané Katz, J. F. Laglenne, Menkès, Modigliani,
W. Paerels, C. Permeke, Terechkovitch, M. Utrillo, Vlainck,
Léon Zack.

SCULPTURES : S. Ghysbrecht, O. Jaspers, G. Minne, Puvrez,
Zadkine.

Du 15 au 27 février : Terechkovitch

Du 1 au 13 mars : W. Paerels

Du 15 au 27 mars : Jules Boulez

Du 29 mars au 10 avril : Hosiasson

LE CADRE

S. A.

ATELIERS : 29, RUE DES DEUX-ÉGLISES - Tél. 353.07

BRUXELLES

GALERIE D'EXPOSITION :

5, RUE RAVENSTEIN (PALAIS DES
BEAUX-ARTS)

GALERIE PIERRE

PIERRE LOEB, DIRECTEUR
TABLEAUX

2 RUE DES BEAUX ARTS - PARIS. VI.

(ANGLE DE LA RUE DE SEINE)

TÉLÉPH : LITTRÉ 39-87 ... R.C. SEINE 382.130

Braque
Gerain
Raoul Dufy
Pascin
Picasso
la Fresnaye
Joan Miró
Léger
Modigliani
Matisse
Utrillo
Bérard
Tchelitchev

LE CENTAURE

62, AVENUE LOUISE - BRUXELLES

TÉLÉPHONE 888.68



GALERIE D'ART CONTEMPORAIN

EXPOSITIONS :

du 8 février au 26 février

CRETEN GEORGE

du 1^{er} au 19 mars

CHAGALL

100 fables de La Fontaine

Chronique Artistique "LE CENTAURE,"
paraissant chaque mois, d'octobre à juillet
10 numéros par an — Abonnement 40 frs.
Etranger 10 belgas

XXXIV

46K 170



Pirard

**ensembles
tableaux**

30, rue saucy

verviers

LE PORTIQUE

99, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

TABLEAUX
MODERNES
DE CHOIX
